

JOURNAL DES DEMOISELLES

LES DEUX CHÉNIER

Ni André, ni Marie-Joseph ne peuvent être placés dans les bibliothèques des jeunes filles; mais elles ne doivent pas ignorer ces deux noms, que la gloire et le malheur ont également consacrés. L'un, Grec d'Athènes transporté à Paris, dont la lyre portait des cordes d'argent et des cordes d'airain, et qui périt, cygne aux doux chants, étouffé par la main des révolutions; l'autre, talent passionné, âme ardente et malheureuse, que de cruelles inimitiés et de plus cruelles calomnies réduisirent au désespoir; tous deux ayant laissé dans leur courte carrière, des vers que quatre-vingts ans écoulés sont loin, à coup sûr, de faire oublier.

Les deux frères étaient nés (1) à Constantinople, de Louis de Chénier, consul général de France, et d'une mère grecque, également remarquable par sa beauté et son intelligence; André rappelle ce souvenir par ces vers :

Salut, Thrace, ma mère, et la mère d'Orphée,
Galata, que mes yeux désiraient dès longtemps,
Car c'est là qu'une Grecque, en son jeune printemps,
Me fit naître Français dans les murs de Byzance.

André fut ramené en France de bonne heure, et il fit ses études à Paris, au collège de Navarre. Après un court passage au régiment des dragons, il fut attaché à l'ambassade d'Angleterre; il nous est resté, de son séjour à Londres, quelques mots et quelques vers qui montrent combien ce climat rigoureux, ces fonctions un peu subalternes attristaient son imagination et contristaient son libre esprit. Il écrivait, en date de Londres, 1789 : « Que l'indépendance est

» bonne! Heureux celui que le désir d'être utile à
» ses vieux parents, ne force pas à renoncer à
» une honnête et indépendante pauvreté! Peut-
» être un jour je serai riche : puisse alors le
» fruit de mes peines, de mes chagrins, de
» mon ennui, épargner à mes proches le même
» chagrin, le même ennui, les mêmes peines!
» Puissent-ils me devoir d'échapper à l'humilia-
» tion! Oui, sans doute, l'humiliation! il est dur
» de se voir négliger. Il est dur de recevoir, sinon
» des dédains, au moins des politesses hautaines,
» il est dur de sentir... quoi? qu'on est au-des-
» sous de quelqu'un? non, mais qu'il y a quel-
» qu'un qui s'imagine que vous êtes au-dessous
» de lui! »

Il reproduisait ces idées mélancoliques dans quelques vers où l'on sent palpiter le cœur :

Sans parents, sans amis et sans concitoyens,
Oublié sur la terre et loin de tous les miens,
Par les vagues jeté dans cette île farouche,
Le doux nom de la France est souvent sur ma bouche
Auprès d'un noir foyer, seul, je me plains du sort,
Je compte les moments, je souhaite la mort,
Et pas un seul ami dont la voix m'encourage,
Qui près de moi s'assie, et, voyant mon visage
Se baigner de mes pleurs et tomber sur mon sein,
Me dise : « Qu'as-tu donc? » et me presse la main!

Il fuyait fréquemment Londres, il revenait à Paris, vers ces amis dont le souvenir lui était si cher : c'étaient les deux frères Trudaine, conseillers au Parlement; le chevalier de Pange; c'était toute une société brillante et charmante, qui, aux bords de l'abîme, ne s'occupait que d'art et de poésie, et rêvait le bonheur de l'humanité par le progrès philosophique. Hélas! elle fut bien détrompée. André rêvait aussi, il écri-

(1) André naquit en 1762, Marie-Joseph en 1764.

vait; il chercha dans l'antiquité grecque des modèles dont la simplicité et la grandeur l'avaient charmé; ses *Idylles* et ses *Églogues* ont une liberté et une poésie que la muse française ne connaissait pas. Citons quelques passages de *l'Aveugle*, un des morceaux où cette nouvelle poésie et ce nouveau poète se révèlent avec le plus d'éclat :

« Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute,
O Symnhée-Apollon! je périrai sans doute
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant! »
C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bélants.
Ils avaient, retenant leur ardeur indiscrete,
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète,
Ils l'écoutaient de loin, et s'approchant de lui :
« Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui?
» Serait-ce un habitant de l'Empire céleste?
» Ses traits sont grands et fiers; de sa ceinture agreste
» Pend une lyre informe, et les sons de sa voix
» Emeuvent l'air et l'onde, et le ciel et les bois.
»
» Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
» Je vous salue, enfants, venus de Jupiter!
» Heureux sont les parents qui tels vous firent naître!
» Mais venez, que mes mains cherchent à vous con-
[naître.
» Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
» Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
» Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone;
» Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots;
» Car jadis, abondant à la sainte Délos,
» Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
» Un palmier, don du ciel, ornement de la terre.
» Vous croîtrez comme lui, grands, féconds, révéérés.
»
» Assieds-toi près de moi,
» Toi, le plus grand de tous, je me confie à toi.
» Prends soin du vieil aveugle. »

Le vieillard s'éloigne avec les trois pasteurs; ils l'interrogent, et alors Homère, car c'est Homère, se comparant à

La cigale innocente
Qui, sous un arbre assise, et se console et chante,

Célèbre dans des vers exquis, la nature, désormais cachée à ses yeux; les Dieux qui lui furent si peu favorables, et les guerres des Grecs et leurs brillantes victoires.

Ainsi le grand vieillard, en images hardies,
Déployait le tissu des saintes mélodies.
Les trois enfants, émus à son auguste aspect,
Admiraient d'un regard de joie et de respect
De sa bouche abonder les paroles divines,
Comme en hiver la neige au sommet des collines,
Et partout accourus, dansant sur son chemin,
Hommes, femmes, enfants, les rameaux à la main,
Chantaient : Viens dans nos murs, viens habiter notre
Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux, [Ille;
Convive du nectar, disciple aimé des dieux;
Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et pros-
[père
Le jour où nous avons reçu le grand Homère!

Nos jeunes lectrices apprécieront-elles les nuances qui séparent cette simplicité antique de l'élégance racinienne et de la rude énergie du vieux Corneille? André Chénier avait retrouvé une lyre et des chants oubliés depuis trois mille ans. *Le Mendiant*, *le Malade*, *le Berger* et *le Chévrier* sont des merveilles de l'art antique, traduites dans la langue de Lafontaine. Les *Élégies*, pleines du souffle d'une âme ardente, présagent que l'homme qui parlait ainsi de l'amour, saurait éprouver d'autres passions.

Il aimait son pays, il aimait la liberté, et il partageait toutes les décevantes illusions qui émouvaient la société dans laquelle il vivait, car, il faut le dire, la Révolution, à son aurore, fut saluée par les esprits lettrés, disciples des philosophes, et qui croyaient voir naître une ère toute pacifique, et surgir, sur les débris de l'ancien monde, une Salente aux lois sublimes, une Atlantide où les humains jouiraient d'un bonheur indéfectible. L'enthousiasme fut ardent, mais passager; seuls, les vrais chrétiens, plus éclairés, se méfièrent de ces plans de vertu toute humaine, de ces rêves de félicité d'où la pensée divine était toujours absente. Pendant deux ou trois ans, cette société d'optimistes nourrit et caressa sa chimère; mais, de jour en jour, des bruits sinistres, des désordres sanglants se montraient à l'horizon. André Chénier fut un des premiers à se dégoûter de cette liberté qui n'était que la tyrannie, et de cette licence sans lois ni frein qui aboutissait à tous les crimes; de cette soif du sang trop promptement éveillée chez les peuples, et de la lâcheté des tribuns, des écrivains qui osaient justifier le pillage et l'assassinat.

Il prit sa plume, son cher trésor; il écrivit un *Avis au peuple français sur ses véritables ennemis*. Le succès de cette brochure fut grand, et il excita une violente colère chez les publicistes, qui devinrent plus tard les Terroristes. Dès ce moment, André fut suspect aux Marat et aux Robespierre; il le fut à Camille Desmoulins, qui, dans son *Vieux Cordelier*, ne cessa de le poursuivre de ses invectives. Le fier André ne baissa point la tête : il continua de signaler aux révolutionnaires la voie funeste où ils s'engageaient. Il se montrait l'adversaire implacable de la Terreur qui s'avancait, de la Terreur qui était déjà venue, car, dès la prise de la Bastille, les désordres, souvent sanglants de la rue, présagèrent une époque plus fatale. On appelait cela la *justice populaire*, qui, avec le temps, devint le Tribunal révolutionnaire. C'est ce mauvais esprit que l'ainé des deux Chénier ne cessa de combattre; il le combattit jusque dans sa propre famille, car Marie-Joseph était, par l'ardeur de sa nature, entraîné vers les partis extrêmes. Il ne trempa dans aucun crime, mais il eut l'immense malheur de paraître les approuver; il y joignit le malheur de rester en relations d'amitié avec ceux qui en étaient les inspirateurs et les complices.

A mesure que les actes tragiques de la grande tragédie se passaient, André les stigmatisait. Le retour des Suisses de Châteauvieux, condamnés pour le massacre de leurs officiers et amnistiés, lui inspira des vers vengeurs; il traça pour l'Assemblée nationale des conseils pleins de sagesse; après le 10 août, il attendit les événements, mais avec quelle impatience de se dévouer! Quel pressentiment aussi du destin qui l'attendait! Il prépara, avec Malesherbes, la défense de Louis XVI, et lorsque la tête du malheureux roi fut tombée, il se retira à Versailles (1). Là, il eut quelques heures tranquilles; il fit des vers comme en des jours plus prospères, mais la mélancolie que donnent aux grandes âmes les orages politiques s'y fait sentir :

O Versailles! ô bois! ô portiques,
Marbres vivants, berceaux antiques,
Par les dieux et les rois Élysée embelli,
A ton aspect, dans ma pensée,
Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée,
Coule un peu de calme et d'oubli.

La loi des suspects régnait et le Comité de salut public veillait. Le soir du 17 nivôse 1794, André fut arrêté et conduit à Saint-Lazare. Il y trouva le plus jeune de ses frères, Sauveur Chénier et ses amis Trudaine.

Dans ce triste séjour, en présence de la mort probable et prochaine, le talent d'André parut s'agrandir. Quel accent déchirant et nouveau dans ces vers, plainte d'une âme très virile et très tendre à la fois.

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pauvres chiens et moutons, toute la bergerie
Ne s'informe plus de son sort.
Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
Les vierges aux belles couleurs,
Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine
Entrelaçaient rubans et fleurs,
Sans plus penser à lui le mangent s'il est tendre.
Dans cet abîme enseveli,
J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
Accoutumons-nous à l'oubli.
Oubliés comme moi dans cet affreux repaire
Mille autres moutons comme moi
Pendus au croc sanglant du charnier populaire,
Seront servis au peuple-roi.
Que pouvaient mes amis? Oui, de leur main chérie
Un mot à travers ces barreaux
Eût versé quelque baume en mon âme flétrie.
De l'or peut-être à mes bourreaux...
Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
Vivez, amis, vivez contents.
En dépit de Fouquier, soyez lents à me suivre.
Peut-être, en de plus heureux temps,
J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
Detourné mes regards distraits;
A mon tour aujourd'hui mon malheur importune...
Vivez, amis, vivez en paix!

Hélas! on ne l'oubliait pas assez. Les démarches, les supplications de son malheureux père

précipitèrent son sort. Il écrivait encore. Qui ne connaît ces admirables strophes de la *Jeune Captive*, écrites à Saint-Lazare et inspirées par la jeune duchesse de Coigny?

L'épi naissant mûrit, de la faux respecté,
Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
Boit les doux présents de l'aurore,
Et moi, comme lui jeune, et belle comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore.

L'illusion féconde habite dans mon sein,
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain;
J'ai les ailes de l'espérance.
Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille, je m'endors
Et tranquille, je veille; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie;
Ma bien-venue au jour me rit dans tous les yeux
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ramène presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin,
J'ai passé les premiers à peine;
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Cette voix harmonieuse allait être étouffée; cette âme si énergique et si tendre était prête à quitter la terre.

« Votre fils sortira dans trois jours, » dit un des magistrats Jacobins au père d'André, qui le fatiguait de ses sollicitations.

Il fut traduit devant le Tribunal révolutionnaire, et sans avoir daigné défendre sa vie, il fut condamné et conduit immédiatement à l'échafaud. Il se trouvait sur la misérable charrette avec un Montalembert et un Créquy, avec le baron de Trenck, qui terminait là trente ans de captivité, et avec Roucher, le poète des *Mois*. En montant à l'échafaud, André dit :

« Je n'ai rien fait pour la postérité, et pourtant j'avais quelque chose là! »

Un moment après, il avait vécu. C'était le 7 thermidor 1794. Citons ses derniers vers, épitaphe qu'il s'était faite à lui-même :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre,
Peut-être est-ce bientôt mon tour.
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée,
Ait posé sur l'email brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera mes paupières.
Avant que de ses deux moitiés
Le vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés,
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres...

(1) Rue de Satory, 69.

Marie-Joseph, beaucoup plus homme de lettres que son frère, était déjà connu en 1789, par des *Épîtres*, des *Satires* et par une tragédie, *Charles IX*, qui avait obtenu un succès prodigieux. *Henri VIII*, *Caïus Gracchus*, *Tibère* continuèrent cette veine tragique, qui n'était pas épuisée, lorsque la funeste tragédie de la Révolution vint jeter dans l'existence du poète un trouble profond dont jamais il ne put se relever.

Nous l'avons dit : les opinions politiques des deux frères différaient : André avait applaudi à ce qu'il croyait une ère de progrès et de liberté ; Marie-Joseph avait vu sans s'émouvoir les principes nouveaux poussés jusqu'à leurs extrêmes conséquences ; membre de la Convention, il vota la mort du roi, mais lorsque la Terreur s'organisa, lorsqu'on vit tomber d'autres têtes que des têtes couronnées, son exaltation révolutionnaire fléchit, il demanda dans sa tragédie de *Timoléon* : *Des lois et non du sang* ! il devint suspect à la faction dominante. André fut arrêté et mené au supplice ; Marie-Joseph ne put le sauver, mais en ce temps-là, personne ne l'accusa d'avoir voulu ou permis la mort de son frère. On savait que, proscrit lui-même, il était sans puissance pour arracher des victimes à l'échafaud. Plus tard, cette accusation terrible pesa sur lui et accabla sa vie : Joseph Michaud, dit-on, de bonne foi ou autrement, fut un des premiers à reprocher à Marie-Joseph Chénier d'avoir laissé périr André, alors qu'il aurait pu le sauver, et l'historien-poète n'aurait pas craint de dire, ajoute-t-on :

« Nous lui avons lancé un bon chat dans les jambes... »

Cette calomnie flétrit la vie de Marie-Joseph ; les orages, les luttes, les chagrins consumèrent sa robuste santé ; sa petite fortune avait péri, il vivait de ses travaux littéraires, bien peu rétribués, et malade, exténué, endetté, sans ressources et sans consolations, il traîna sa triste vie jusqu'en 1811, année où il mourut, le 10 janvier. L'idée de Dieu fut, hélas ! absente de la vie et de la mort des deux frères : c'est là la grande infortune, près de laquelle l'échafaud et le grabat de la maladie ne sont rien.

L'auteur tragique a laissé beaucoup de vers, en tous genres : *Discours*, *Épigrammes*, *Épîtres*, *Étégies*. Il a plaidé sa propre cause dans son *Discours sur la Calomnie*. Il s'écrie, en parlant des hommes de 1793-94 :

Odieux proconsuls, régnaient par des complots,
Des fleuves consternés ils ont rougi les flots !
J'ai vu fuir à leur nom les épouses tremblantes.
Le Moniteur fidèle, en ses pages sanglantes,

Par le souvenir même inspire la terreur,
Et dénonce à Clio leur stupide fureur.
J'entends crier encore le sang de leurs victimes,
Je lis en traits d'airain la liste de leurs crimes.
Et c'est eux qu'aujourd'hui on voudrait excuser !
Qu'ai-je dit ? on les vante, et l'on m'ose accuser !
Moi, jouet si longtemps de leur lâche insolence,
Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence,
Seul, attendant la mort, quand leur coupable voix
Demandait à grands cris : *Du sang et non des lois* !
Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
Ceux-là mêmes dans l'ombre, armant la calomnie,
Me reprochent le sort d'un frère infortuné,
Qu'avec la calomnie ils ont assassiné !
L'injustice agrandit une âme noble et fière
Ces reptiles hideux, sifflant dans la poussière,
En vain sèment le trouble entre son ombre et moi,
Scélérats ! contre vous elle invoque la loi.
Hélas ! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié.
Mais ils vous ressemblaient : ils étaient sans pitié !

Auprès d'André Chénier, avant que de descendre
J'éleverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir
Et sa gloire et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de thermidor la septième journée,
Sous les feux du lion ramènera l'année,
O mon frère, je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
Là tu verras souvent, près de ton mausolée,
Tes frères gémissants, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre... des fleurs,
Et ton jeune laurier grandira sous nos pleurs !

Vous entendez la vérité qui éclate ! Caïn ne parlerait pas ainsi, ni Timoléon (1), ni Néron : ces vers ne sont pas le langage du remords, c'est la plainte d'une âme déchirée par le malheur, et rien de plus. On retrouve d'autres accents douloureux dans la *Promenade*, superbe élégie que nous regrettons de ne pouvoir citer tout entière.

Vous m'avez délaissé, doux rêves de la vie,
Plaisirs, gloire, bonheur, patrie et liberté !
Vous fuyez loin d'un cœur vide et désenchanté.
Les travaux, les chagrins ont doublé mes années ;
Ma vie est sans couleur, et mes pâles journées
M'offrent de longs ennuis l'enchaînement certain.
Lugubre comme un soir qui n'eut pas de matin.

Les derniers vers d'André, datés de Saint-Lazare, ont moins d'amertume. Qui ne le plaindrait, ce Marie-Joseph, homme brillant et malheureux, qui est mort sans espérance et sans foi ?...

M. B.

(1) On sait que Timoléon pour des raisons d'État, fit périr son frère Timophane ; les ennemis de Chénier ont prétendu qu'en choisissant ce sujet de tragédie il avait voulu d'avance justifier le fratricide.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

HISTOIRE D'UNE FAMILLE NOBLE

PAR M^{lle} ALEXANDRINE DES ÉCHEROLLES (1)

Il me semble (me trompé-je?) que la Révolution de 1793 est enfin entrée dans le domaine de l'histoire, et qu'après quatre-vingt-dix ans écoulés, on peut lui dire ses vérités comme on les dit aux mauvais rois : elle n'est pas plus respectable que ne le fut Louis XI, ou Henri III, ou Louis XV, ou Henri VIII, ou Pierre-le-Cruel, et la postérité, juge équitable, peut dire que, rarement, plus épouvantable tyrannie fut exercée sur une nation courbée et soumise, et que les plus belles conquêtes de la liberté ou de l'intelligence, seraient trop cher achetées au prix de semblables fléaux.

L'Histoire d'une famille noble n'est pas un roman. C'est le récit très simple et très émouvant des tribulations de la famille des Écherolles durant la Terreur. Cette famille se composait du père, de la fille (celle qui a écrit ces Mémoires) et d'une tante, âgée et accablée d'infirmités ; on voit qu'elle n'avait rien de très redoutable pour l'ordre social, son unique crime était la distinction de son origine et la fidélité de ses sentiments.

Ils étaient originaires du Bourbonnais, et un village, près de Moulins, porte encore leur nom. M. des Écherolles ne désapprouva point la Révolution à ses débuts, mais il fut profondément hostile à ses premiers excès. Poursuivi de ville en ville, traqué de village en village, il trouva pourtant des personnes compatissantes qui le cachèrent, et il put sauver sa vie ; sa fille Alexandrine, qu'il avait placée à Lyon près de sa sœur, connue dans les moindres détails les misères de ces temps malheureux : menaces, espionnage, visites domiciliaires, confiscation de tous leurs biens, ces femmes, aussi innocentes qu'infortunées, passèrent par tous les supplices ; enfin, mademoiselle des Écherolles la tante, fut emprisonnée, et après les angoisses, les cruelles pri-

ventions d'une longue captivité, elle fut jugée, condamnée et périt sur l'échafaud : elle était suspecte de fanatisme : on avait trouvé sur elle un petit livre de prières !

Mademoiselle des Écherolles a raconté simplement, de la manière la plus vraie et la plus pénétrante, son histoire et celle de sa famille durant cette affreuse tempête ; chaque ligne de ses Mémoires reflète les sentiments de son cœur si douloureusement éprouvé. Dans les terribles scènes de la Terreur, ce qui l'affecte le plus, c'est la ruine de sa famille, la séparation et la perte de ses parents et amis, et, plus tard, de sa patrie.

Elle redit de la manière la plus naïve et la plus véridique les terribles circonstances où sa famille a été engagée, les rigueurs qu'ils eurent à subir de la part du gouvernement révolutionnaire, et dans ce récit des malheurs domestiques d'une honorable famille, on voit ressortir le véritable caractère de cette époque tourmentée, où les chefs ne semblent s'être servis du nom du peuple que pour assouvir leurs haines et leurs vengeances.

Nous citerions volontiers de longs passages de cette intéressante autobiographie, mais l'espace nous manque ; nous lui emprunterons ce récit de la première visite par Alexandrine à sa tante, détenue à la prison des Recluses à Lyon :

« On ouvre un second guichet, puis une grille, et je me trouve dans une cour. J'étais hors de moi d'avoir pu pénétrer jusque-là. J'étouffais de douleur et de joie, je suivais à grands pas le guichetier qui me conduisait, n'écoulant que ma propre émotion, lorsque j'entends des voix inconnues ; on me parle, on me touche presque : ce sont des criminels, ils demandent l'aumône, ils s'approchent en agitant leurs fers. Ce bruit, ces chaînes, ces figures hâves et sinistres me saisissent au milieu de ma tendre et vive impatience et me remplissent d'effroi. Je n'avais jamais vu le crime de si près. Je pressais et retenais mes pas dans la peur qu'ils ne s'aperçussent de l'horreur qu'ils m'inspiraient. Un long et sombre corridor me conduit à l'escalier. Je fus obligée de demander la permission de passer à un de ces hommes assis sur la première marche et causant avec une femme fardée, parée de lambeaux élégants, au

(1) Chez Plon, 10, rue Garancière, Paris. Franco, 7 fr. 50 c.

maintien hardi, aux regards effrontés : ses regards me firent baisser les yeux. Comme tout faisait frémir dans cette prison ! Arrivée au premier étage, je crois pouvoir entrer chez ma tante : non ! le guichetier me montre sa porte, mais il en avait oublié la clef ; il me quitte pour aller la chercher. Je reste seule devant cette porte. On y voyait trois verrous et deux serrures neuves qui attestaient de la nouveauté de ces précautions. Ma tante renfermée avec tous ces soins, pensai-je ; les criminels respirent l'air, et l'innocence en est privée ! Ils se promènent, elle est renfermée...

» Enfin, la porte s'ouvre, je me précipite, je crois voir celle que je désire et que je cherche. Ce sont des femmes inconnues. Êtes-vous prisonnière ? disaient-elles.

» — Non, non, où est ma tante ?

» Ma tante, ma pauvre tante accourait heureuse et joyeuse de me revoir.

» — Qu'as-tu fait ? Comment vas-tu ? Qu'es-tu devenue ?

» — Ma tante, avez-vous dormi ? Avez-vous mangé ? n'êtes-vous pas malade ? J'avais tant de choses à demander ! Toutes ces dames me regardaient, nous écoutaient, s'attendaient avec nous ; elles m'appelaient leur bon ange, ma présence leur donnant l'espoir de voir la porte s'ouvrir aussi pour quelque ange chéri, désiré par elles. Ma tante, avare de son bien, me prend par la main, m'arrache à leurs questions, me fait entrer dans un grand galetas, où elle me fait assseoir sur son matelas roulé par terre.

» Ce matelas était son lit, sa table, sa chaise. Je ne vis pas d'autres meubles dans cette chambre, où elles étaient plus de cinquante : celles qui n'avaient pas de matelas étaient couchées sur un peu, très peu de paille, et c'était le plus grand nombre. Voilà le spectacle qui frappa ma vue, et me contraignit pendant quelque temps au silence.

» Ma tante ne me parut ni changée, ni abattue, ni occupée d'elle, ne songeant qu'au plaisir de notre réunion momentanée, elle en jouit avec délice... Faible roseau, devenu son appui et presque son espérance, j'étais tout pour elle. Elle me combla de caresses, et le temps fut bien rapide : elle me bénit en me quittant.

» Dans cette triste demeure étaient renfermées un très grand nombre de femmes de tout âge, qui n'avaient commis d'autre crime que d'avoir vécu d'une vie pure et pieuse, d'avoir possédé des richesses, d'avoir porté un titre. Un jour on y amena une bonne religieuse. Je n'ai jamais rien vu de plus calme que cette femme. Dépourvue de toute espèce de ressources, elle se rendit à la municipalité pour réclamer la pension promise par la loi.

» — Mais as-tu fait le serment ?

» — Non, répondit-elle.

» — Eh bien ! tu n'y as pas droit. Fais le serment et tu l'auras.

» — Je ne peux pas le faire.

» — Si tu ne le fais pas, on te mettra en prison.

» — Mettez-moi en prison.

» Un de ces gens voulut lui tendre un piège, ou peut-être touché de la tranquillité tout innocente de cette femme, chercha-t-il à lui indiquer un moyen de salut, en lui disant :

» — Écoute, fais semblant de faire le serment, je l'écrirai, tu ne diras rien, et tu seras sauvée.

— *Ma conscience me défend de me sauver par un mensonge.* — Malheureuse ! tu périras ! on va te conduire en prison. — Me voilà ! dit la pieuse fille. On la mena à Saint-Joseph (1). Elle y trouva trois religieuses qui la reçurent avec amour. Elle passa le jour et la nuit en oraison avec ses compagnes ; elles dirent ensemble les prières des agonisants. Au milieu de ces exercices on vint la reprendre... à midi, elle n'existait plus...

Nous terminons notre citation sur ce trait admirable ; le volume est rempli de ces pages vivantes et touchantes, où rien de romanesque ne s'est mêlé, et qui sont l'expression de la belle, pure et terrible vérité. Le journal de mademoiselle des Écherolles, témoin fidèle d'une époque sur laquelle on a jeté tant de voiles brillants et menteurs, mérite d'être lu et connu de tous.

M. B.

ROSETTE

PAR MADEMOISELLE CHARLOTTE MARHVILLE

Ce petit volume, œuvre d'une plume novice, est destiné aux jeunes filles pauvres : il est bon, religieux ; ni l'âme, ni l'esprit n'y font défaut ; il a seulement le grand tort, commun aux ouvrages du même genre, de peindre la vie comme elle n'est pas, et de faire croire aux naïfs esprits des jeunes lectrices, qui croient si fort à tout ce qui est imprimé, qu'il suffira de quelques efforts vertueux pour que tout s'aplanisse et s'arrange ; pour que, l'histoire de *Rosette* le dit, le père ivrogne ne gêne personne, pour que la petite sœur indocile devienne un modèle, pour que la fortune arrive et que les pauvres gens du début aient pignon sur rue ! Plût à Dieu que la misère fût instantanément soulagée et la vertu récompensée ici-bas ! Mais il n'en est pas ainsi, et il est dangereux de persuader ces erreurs à de jeunes esprits : ils se décourageront si le conte de fée promis par le livre ne s'accomplit pas. Ah ! dites-leur plutôt que la lutte dure jusqu'au tom-

(1) La maison de Saint-Joseph était une autre prison de Lyon, où mademoiselle des Écherolles fut transférée et qu'elle quitta pour l'échafaud.

beau, et qu'elle trouve sa couronne dans une espérance céleste et qui ne peut tromper ; dans la paix de la conscience, dans le suffrage des honnêtes gens, et que, par cela seul que la vertu est vertu, elle est mille fois plus heureuse que le vice, fût-il assis sur un trône ou porté sur un char de triomphe.

Nous voudrions faire entendre ces paroles aux jeunes écrivains, pleins d'ardeur et de bonne volonté, qui écrivent pour le peuple : élevez son cœur vers le ciel, mais ne lui faites pas d'illusion

sur la terre : ne lui dites pas ce qui devrait être, mais ce qui est, et surtout ce qui sera ; alors, votre labeur sera utile, votre livre ne sera plus un miroir trompeur, mais un guide vers le vrai ; un conseiller et un ami. *Rosette* sera lue avec plaisir néanmoins, et en remarquant ce qui lui manque d'exactitude et de vérité, je constate aussi ce qu'il y a d'espérance dans le jeune talent qui a conçu ce petit ouvrage.

M. B.

LE SIÈGE DE VÉRITÉ

(SUITE ET FIN)

III

Richard Blorage ne sut jamais au juste combien de temps il réfléchit ou sommeilla, après le départ de son petit génie. La porte s'était ouverte et refermée plusieurs fois, avant qu'il eût repris entièrement possession de ses sens, et il finit par avoir conscience qu'elle ne s'était pas livrée toute seule à cet exercice, mais plutôt que la main de Jacques y était pour quelque chose. Jacques entré à son service depuis l'avant-veille, était le serviteur le plus accompli qui fût au monde ; il s'était présenté avec la mine d'un homme tellement convaincu de ses mérites, que Blorage avait été tenté de le remercier de l'honneur qu'il daignait lui faire, en l'agréant pour maître.

Richard se leva vivement, saisit un cordon de sonnette, et Jacques de paraître au premier coup, donnant à penser ainsi que d'avance il avait eu la main sur le bouton de la porte. M. Blorage allait parler, quand il s'arrêta court, en le voyant se diriger d'un air humble, vers le fauteuil qu'il venait de quitter, — le fauteuil enchanté. Aussitôt assis, le plus respectueux des maîtres d'hôtel changea d'allures : il s'étala, croisa ses jambes avec un sans-gêne complet, tira de sa poche une tabatière, et dit d'un ton dégagé à son maître, en humant une prise :

« C'est mon seul vice. Un vice bien innocent, pas vrai?... En veux-tu?... sans façon... »

M. Blorage, abasourdi, resta planté devant son domestique, bouche bée, les yeux hors de la tête ; il ne fallut rien moins que l'apparition derrière le fauteuil, de son esprit familier, pour le rappeler au sentiment de la situation. — Dame Vérité avait accompli sa part du contrat en faisant asseoir

M. Jacques : restait à Richard le soin de remplir la sienne.

Il se frotta les yeux, passa frénétiquement ses doigts dans sa chevelure, se moucha, et ne trouva rien à dire. La superbe confiance de l'individu assis sur la sellette, confiance qui perçait sous son masque d'humilité empruntée le fit partir tout à coup d'un irrésistible éclat de rire. Il avait beau plaindre du fond du cœur le malheureux Jacques, il avait beau se dire que lui Blorage était seul responsable de la situation délicate où le pauvre diable se trouvait, rien ne pouvait calmer son accès de fou rire.

« Eh bien vieux ? demanda Jacques sans s'émouvoir, que t'arrive-t-il ? Te voilà bien gai, tu as trop bu, mon brave.

— Drôle !

— Crois-tu que je vais mentir pour te faire plaisir. Tu es ivre, je le répète.

— Ivre ou non, je ne suis pas votre camarade, M. Jacques ; rappelez-vous que vous parlez à un maître.

— Un maître, toi !... Tu es libre de le croire, riposta le modèle des domestiques, mais je suis libre moi, d'avoir l'opinion contraire. Les maîtres sont des gens comme il faut, et j'ai sur les gens comme il faut, une opinion bien différente de la tienne.

— Exposez-la, je vous prie, dit précipitamment M. Blorage, trop heureux d'avoir trouvé la matière d'une question.

— Un homme comme il faut, mon bon, répliqua Jacques, doit faire courir des chevaux, jouer, chasser, recevoir, s'habiller, s'endetter, mener en un mot, la vie à grandes guides. Voilà comment je comprends l'homme comme il faut : compare à cela ton existence terre à terre,

et tu reconnaitras que tu n'es qu'un *pétras*. »

Richard rougit sous l'insulte; il comprit pourtant qu'il fallait continuer ce désagréable colloque, puisqu'à la troisième question seulement son serviteur pourrait sortir du malencontreux fauteuil, et il résolut d'abréger le plus possible l'entretien.

« En tous cas, j'espère que vous vous trouvez bien chez moi, Jacques; vous ne regrettez pas d'être entré à mon service? »

— Comment veux-tu que je me plaise chez toi? J'aimé m'amuser, et il n'y a pas de plaisir possible chez un ladre qui garde dans sa poche la clé de sa cave.

— Vous m'avez pourtant déclaré en entrant à mon service que vous préféreriez qu'il en fût ainsi.

— C'était bon à dire alors; ça faisait bien: mais sachant par la rumeur publique combien tu es bonasse, je me disais tout bas. « Jacques, mon fils, abonde dans son sens; avant six mois, tu auras toutes les clés... — Et j'y compte bien, sans quoi nous nous séparerons. »

Brûlant d'envie de délivrer le prisonnier, M. Blorage se creusait la tête pour trouver sa dernière question, quand un vigoureux coup de sonnette qui retentit à la porte d'entrée lui en fournit une absolument insignifiante.

« Qui peut sonner ainsi? »

— Votre imbécile de frère! riposta le domestique, et aussitôt comme il s'était levé, un changement complet se produisit dans le ton et dans les manières de Jacques. — Veuillez me pardonner, monsieur, la liberté que je viens de prendre; mais j'ai éprouvé quelque chose de si extraordinaire que je serais infailliblement tombé, si je n'eusse trouvé ce siège pour me recevoir.

— C'est bon, Jacques; inutile de vous excuser. »

Et Jacques s'élança hors de la salle à manger pour aller ouvrir.

Le bon Richard courut au fauteuil magique dans l'intention de l'occuper tout le temps que durerait la visite de son frère. Celui-ci, par malheur, le prévint.

« A-t-on jamais vu! Tu veux prendre le meilleur siège de l'appartement? »

Déjà il s'était dans le fauteuil, et Richard, réduit à prendre place sur une chaise en face de lui, s'essuyait le front, où perlaient de grosses gouttes de sueur.

Cependant Pierre commençait à subir déjà l'effet du charme attaché au fauteuil; sa physiologie avait revêtu une expression de froid égoïsme. Richard, s'efforçait de combiner trois questions bien banales qui ne pussent pas compromettre son frère placé sur la sellette. Il crut avoir trouvé son affaire. L'infortuné ne se trahit pas en parlant du temps qu'il faisait.

« Il fait beau ce soir, n'est-ce pas? »

— Trop beau pour mes goûts. Je veux aller à... (Il nomma une maison du plus mauvais

renom, où l'on donnait à jouer), et y aller sans être aperçu, naturellement; de sorte que, dans le but de dérouter maman, et puis aussi afin de te soutirer dix louis, j'ai commencé par venir ici.

— As-tu laissé notre mère bien portante? se hâta de demander Richard pour détourner l'entretien de ce terrain brûlant.

— Elle était d'une humeur de dogue, et m'a fait, au sujet de ma conduite, une mercuriale qui menaçait de ne plus finir. Ma foi! je me suis échappé.

— Pierre, encore un mot, n'es-tu pas amoureux... amoureux de Florence?

— Je ne suis amoureux que de moi-même. A quoi me servirait de m'occuper d'autrui quand je ne vois personne au monde qui soit capable de se sacrifier pour moi? Amoureux de Florence! Que le diable emporte Florence! T'imagines-tu que je ne me sois pas aperçu de ton goût naissant pour elle? Écoute bien ceci, Richard: tu as envie de te marier, mais je n'ai pas l'intention de te laisser faire. Je prétends que ton bien ne sorte pas de la famille.

— Assez! cria le pauvre Blorage.

— Quant à Fanny, celle-là ne m'inquiète guère; je ne te donne pas un mois pour en être dégoûté; avant quinze jours elle montrera ses griffes. J'ai bien réfléchi, et je suis arrivé à cette conclusion qu'il n'y a rien à craindre de son côté. Florence par contre pouvait devenir dangereuse; il fallait donc que j'eusse l'air de m'occuper d'elle.

— Tiens, prends dix louis, prends-en vingt; mais sors de ce fauteuil.

— J'en serais sorti pour une plus faible somme, mon vieux, cependant puisque tu roules sur l'or, j'accepte tes vingt louis. Bonsoir; j'ai promis à maman d'être de retour de bonne heure. »

M. Pierre se leva et prit congé, laissant son frère trop content d'être débarrassé de lui, pour s'appesantir longtemps sur ce qui s'était passé.

Richard, incapable de subir une nouvelle épreuve du même genre, gravit l'escalier quatre à quatre et se jeta sur son lit; de crainte que le maudit fauteuil ne vint le poursuivre jusque là pour compromettre quelqu'autre personne, il ramena ses couvertures par-dessus sa tête, s'estimant heureux de trouver dans le sommeil quelques instants d'oubli; mais tout à coup il tressaillit... le jour était venu, le grand jour, le jour du bal; il s'agissait de vaquer aux préparatifs. Quatre à quatre, il redescendit l'escalier; le premier meuble auquel il se heurta en entrant dans son cabinet fut le fauteuil enchanté. Comment se défaire de ce maudit meuble? Fallait-il l'enfermer ou le détruire? — Il se demandait lequel valait mieux, de le brûler ou de le mettre en pièces, et déjà, il le saisissait pour donner suite à l'un de ces noirs projets, quand il sentit une secousse; ses mains lâchèrent prise, ses bras retombèrent inertes.

Devant lui, sur le dossier, se tenait Dame Vérité, les ailes déployées.

— « Tu n'y réussiras point, mon ami, fit-elle de sa petite voix flûtée; ce fauteuil n'a pas été enchanté afin de satisfaire un simple caprice. Assieds-toi et écoute. »

Richard obéit; il tendit sa main ouverte et la légère apparition vint s'y poser.

— « Donne-moi ta montre maintenant pour me servir de tabouret. »

Il obéit de nouveau. La Vérité se mit à son aise, exhiba encore une fois son petit mouchoir, s'en servit à la façon des simples mortels, ce qui bouleversa toutes les idées du pauvre homme, ébahi qu'un nez si frêle put servir à ce vulgaire usage, puis elle commença l'entretien en ces termes :

— Tu n'es pas raisonnable, mon pauvre garçon. Tu n'uses pas de mon présent comme tu le devrais. Pourquoi songes-tu à brûler mon fauteuil? Est-ce parce qu'il t'a montré les gens tels qu'ils sont et t'a permis de pénétrer leurs pensées?

— Je ne veux pas les connaître; je ne veux pas croire au mal...

— Mon cher, la nature t'a fait bon, intelligent et raisonnable; cependant on dirait, à te voir, que tu n'as reçu en partage qu'un excès de sensibilité. Il t'est prescrit d'aimer ton prochain, mais la charité ne doit pas être poussée, à son égard, jusqu'à l'aveuglement. La raison a des droits qu'il ne faut pas méconnaître, si l'on veut faire bon usage de ses autres qualités. Me comprends-tu?

— Oui, je comprends que je suis un sot; néanmoins je préfère recueillir les fruits de ma sottise plutôt que de faire asseoir personne dorénavant dans ce fauteuil.

— Non, il te faut une leçon. Tâche d'en profiter: encore un peu de courage et tout finira bien. On sonne à la porte; adieu. Sagesse et prudence, voilà ma dernière recommandation.

Les petites ailes étincelantes s'étaient ouvertes, le petit mouchoir diaphane avait reparu pour être encore une fois attaché sous le menton de la mignonne créature. Elle disparut au moment même où Jacques introduisait la personne qui avait sonné.

— « Sagesse et prudence. » Ces deux mots résonnaient encore à l'oreille de M. Blorage, quand il se leva pour recevoir son visiteur. Il résulta de cette recommandation qu'il offrit à l'étrangère — le visiteur était d'espèce féminine — le fauteuil de la Vérité.

A sa grande satisfaction, il reconnut une charmante enfant qu'il avait rencontrée déjà chez le docteur Evans, le médecin de l'endroit. Il savait vaguement que c'était la fille d'une pauvre veuve infirme, et l'aînée d'une bande nombreuse d'enfants auxquels elle tenait lieu de maman, vu le déplorable état de la mère, condamnée à passer

sa vie sur une chaise-longue. La jeune Rosette Bland — elle pouvait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans, — avait attiré suffisamment son attention pour qu'il se souvint de ses beaux yeux bruns, si doux, de la nuance rare de ses cheveux cendrés. Toutefois, en la voyant assise sur les ailes enchantées, il fut surpris de n'avoir pas remarqué plus tôt combien elle pourrait jolie. Son air de candeur lui plaisait par dessus tout, et dans ses gracieux mouvements, il croyait reconnaître quelque chose des allures de son amie dame Vérité.

« Maman m'a envoyée auprès de vous, M. Blorage, pour mettre à votre disposition ce beau vase de Chine dont on vous a parlé chez les Evans. Le pareil n'existe pas en Angleterre: elle a pensé qu'il pourrait vous être utile, ce soir, pour la fête; avec des fleurs... »

— Je remercie infiniment madame votre mère; mais comment a-t-elle su que je donnais une fête ce soir?

— Oh! nous le savons depuis longtemps. Mes petits frères se proposent même de ne se mettre au lit que très tard aujourd'hui, afin de voir arriver les invités. De chez nous on entendra la musique.

— Fort bien; toutefois, si j'accepte le prêt d'un superbe vase de Chine, j'ai le droit de réclamer une faveur en retour.

— Elle vous est accordée d'avance, monsieur Blorage.

— Je suis fier d'inspirer une pareille confiance. Eh bien, la faveur que je réclame est celle de votre présence à ma fête, Mademoiselle Rosette; il faut bien que vous jugiez de l'effet produit par votre beau vase.

— Je viendrais avec beaucoup de plaisir; mais nous ne sortons jamais, maman est trop souffrante et puis... — Rosette éclata d'un petit rire embarrassé... — Nous ne sommes pas riches, personne chez nous n'a de toilette. Nous jouirons de votre bal à distance... de nos fenêtres, et ce sera une réelle satisfaction de penser que notre vase contribue à l'ornement de la table du souper. Maman était bien sûre que vous ne prendriez pas son offre en mauvaise part.

— Non certes!

Richard était trop versé dans l'art de faire plaisir aux gens pour ne pas savoir apprécier la moindre attention.

« Maman a suivi avec bien de l'intérêt la construction de votre maison, monsieur Blorage, poursuivit la jeune fille; elle répétait souvent que cette maison était destinée à un excellent homme, et qu'un excellent homme est une précieuse acquisition pour les voisins.

— Votre mère est trop bonne, murmura Richard, confus du compliment au point d'en rougir.

— Oh oui! maman est bonne. Nous le savons bien, nous ses enfants. Il faut que je retourne auprès d'elle; j'ai promis de ne pas rester absente

plus d'un quart-d'heure, et le quart d'heure doit être passé. »

Elle avait beau paraître pressée de partir, la pauvre Rosette ne pouvait apparemment bouger, avant que Richard ne la délivrât en lui adressant les trois questions de rigueur.

Il finit par se le rappeler, et les gouttes de sueur aussitôt perlèrent sur son front : toutefois, passant convulsivement deux ou trois fois ses doigts dans ses cheveux pour se donner du courage, il engagea l'action :

« Ainsi donc, votre mère est bien aise d'avoir ce qu'elle appelle un bon voisin.

— Oui, elle dit que le jour où il plaira à Dieu de la délivrer de ses maux, en l'appelant à lui, ses garçons livrés seuls aux hasards de la vie se trouveront à merveille d'avoir près d'eux, un homme de cœur dont la protection ne leur fera pas défaut.

— Et elle a raison, mon enfant. J'en prends ici Dieu à témoin ! Mais vous, Rosette, vous vous mariez, naturellement ?

— Je ne sais pas monsieur, je crains en tout cas que peu de gens se soucient d'une pauvre petite fille tellement préoccupée des siens, que son unique ambition, pour le moment, serait d'obtenir une place de...

— Vous n'avez jamais rencontré quelqu'un que vous eussiez épousé volontiers ? — interrompit Richard Blorage, enchanté de la tournure que prenait l'entretien.

— Si fait, — une seule fois, répondit Rosette qui devenait pourpre. C'était vous, oui vous-même, monsieur. Adieu, reprit-elle, je suis bien en retard ! »

Rosette s'était élancée hors du fauteuil et avait déjà disparu, laissant son interlocuteur pâle d'émotion : de pâle, il ne tarda pas à passer au cramoisi et enfin au violet, sous l'influence des pensées qui tour à tour l'agitaient.

« Pauvre petite mignonne ! ai-je bien pu pousser la bassesse, l'impudeur, oui l'impudeur, disons le mot, jusqu'à lui adresser une question aussi délicate ! J'avais tant de choses banales à lui demander ! — son âge — celui de ses frères et sœurs, — les noms de ses parrain et marraine. Dieu puissant ! Dire que j'ai osé faire une question inconvenante à ce point, et que j'ai reçu une réponse... une réponse... »

Jamais Richard ne put se résoudre à qualifier la réponse dont il s'agissait. « Il est tout de même bien agréable, de se voir apprécié de cette façon : on a beau ne pas le mériter, cela fait plaisir. Elle est gentille ; elle est même jolie. Son nez est peut-être un peu trop retroussé, mais ces nez là n'ont jamais appartenu à des sots. Et quelle grâce dans toutes ses allures ! Elle s'est envolée littéralement. Un oiseau qui s'échappe ! »

Les rêveries de M. Blorage avaient pris le cours le plus agréable, et il se complaisait à les prolonger, quand Jacques vint respectueusement

lui faire observer qu'il était temps de céder la place aux tapissiers qui arrivaient. Richard partit donc pour le reste de la journée. Il reparut nécessairement à l'heure du dîner, et ouvrit le bal bientôt après, par une contredanse avec la notabilité principale de l'endroit, une châtelaine quadragénaire. Tout avait été comme sur des roulettes jusqu'au moment où M. Blorage mit ses gants neufs pour faire honneur à la très haute et très puissante dame en question, fleur des pois de l'aristocratie du canton. Malgré l'ampleur un peu exagérée de sa taille, cette beauté sur le retour était encore légère : elle se montra tout à fait à la hauteur de son cavalier, et l'un portant l'autre, ils ouvrirent le bal avec un entrain digne de la circonstance.

Placé au centre de trente couples de danseurs, Blorage, au moment où il battait son plus brillant entrechat, fut frappé néanmoins d'un fâcheux incident qui se produisit à l'une des extrémités du salon. Au milieu d'un cercle nombreux, une vieille douairière trônait majestueusement sur le fauteuil de la Vérité. Comment le maudit fauteuil se trouvait-il en ce lieu ? Que ce fût grâce à un concours de circonstances fortuites ou bien par suite d'une intervention surnaturelle, le fait est qu'il se trouvait là, servant de piédestal à la douairière en question, qui, à en juger par sa physionomie, était en train de distribuer à chacun les vérités les plus désagréables.

M. Blorage esquissa un bond en arrière au moment où les exigences du quadrille lui faisaient un devoir de conduire sa danseuse en avant. Puis, il se mit à combiner les trois questions de rigueur pour délivrer l'infortunée douairière ; malheureusement, son sang-froid l'avait abandonné au point qu'il ne pouvait réunir deux idées. La conscience de sa responsabilité l'étouffait, tout tournait autour de lui, et, sans rien voir ni rien entendre, il entraînait sa danseuse avec une sorte de frénésie. Soudain, un funeste accident vint en l'aggravant, lui rendre le sentiment de sa situation. Un bouton de son habit avait accroché, au passage, les dentelles d'une dame, et, troublé comme il l'était, il continuait sa course échevelée, tirant à sa suite un débris qui allait toujours s'allongeant ; à la fin il s'arrêta et reconnut la belle Fanny, dont il venait de détériorer ainsi la toilette. Fanny était sa victime !

Le regard indulgent des doux yeux de myosotis qu'il rencontra, le sourire miséricordieux qui lui fut adressé par ces lèvres vermeilles d'où semblait jaillir le pardon, le touchèrent au point qu'il eût envie de s'écrier :

« Adorable Fanny ! que ne donnerais-je pas pour être aimé de toi ? »

Heureusement Florence survint, et l'éclair de ses yeux noirs, sa splendide beauté, son port de reine faillirent lui inspirer une exclamation analogue, où le nom seul aurait été changé. Tandis

que les deux sœurs se retiraient à l'écart, afin de réparer le dégât à grand renfort d'épingles, la douairière se prélassant dans le fauteuil de la Vérité, attirait tous les regards; un peintre voulant reproduire une Gorgone l'eût enviée pour modèle. Quant à Blorage, il se sentait autant incapable de l'aborder pour lui poser ses trois questions, que si elle eût été sa Majesté infernale travestie en femme. Là où elle était assise, elle devait rester jusqu'à ce qu'une divinité bienfaisante vint à son secours.

Tout à coup, les regards du pauvre homme qui erraient anxieusement de tous côtés découvrirent Rosette Bland près de la porte; elle s'avança gracieuse dans sa blanche toilette d'une extrême simplicité, une fanchon de dentelle nouée sous le menton, vers la douairière, qu'elle fit lever et conduisit dans une pièce voisine. Mentalement, l'excellent Richard couvrit de bénédictions Rosette, dont l'intervention inespérée lui permit d'achever la danse et de reconduire à sa place, parfaitement satisfaite, la très illustre dame qui pourtant avait la réputation d'être difficile à contenter.

Le premier usage que fit M. Blorage de sa liberté, fut de courir à la recherche de la douce Fanny et de la superbe Florence. Il ne tarda pas à les apercevoir seules à l'écart.

Horreur! elles étaient l'une et l'autre assises sur le fauteuil de la Vérité; Fanny occupait le siège et Florence l'un des bras rembourrés. L'ainée travaillait encore à réparer l'accroc qu'il avait fait aux vêtements de sa sœur.

« Quel délicieux contraste que celui de ces deux beautés! » pensa-t-il en approchant.

« Tiens chère! disait Florence en appuyant avec affectation sur le dernier mot; voilà qui est fait, j'ai réparé l'accident de mon mieux; malgré tout, tu n'es pas présentable, et je constate avec joie que tu n'es plus en mesure de faire aucun effet, ma toute belle.

— Merci Florence!

— Ah! petite fausse! Je te devine, malgré ta résignation affectée! Ne croirait-on pas que tu ne fais aucun cas de la toilette. Il est bien regrettable que M. Blorage ne puisse pas te voir à la maison avec tous tes défauts.

— Il est bien malheureux qu'il ne t'y voie pas toi-même. Notre tante donnerait beaucoup pour être débarrassée de toi, indolente, égoïste que tu es!

— Elle donnerait plus encore pour qu'on la délivrât d'un brandon de discorde comme toi! Crois-tu qu'elle ne s'arrange pas mieux d'un peu de nonchalance que d'un caractère emporté.

— J'aime mieux être violente que boudeuse.

— Vraiment? Voyons si M. Blorage sera de ton avis. — Monsieur Blorage, chacun a ses petits défauts, n'est-il pas vrai? Vous ne comptez pas trouver une femme parfaite, sans doute?

— Je suis fort imparfait moi-même, murmura le malheureux.

— Oh pour cela non! s'écrièrent en même temps Fanny et Florence. Vous êtes tout ce qu'il y a de meilleur et de plus aimable. Quelle perle de mari vous feriez! Et puis vous avez une si agréable maison!

Après ce duo, le dialogue recommença entre les deux sœurs.

« Mais tu y ferais l'effet d'une inutilité, ma pauvre Fanny.

— Et toi d'un trouble-fête, ma pauvre Florence.

— Grande niaise!

— Méchante peste!

— Mesdemoiselles! Mesdemoiselles! De grâce calmez-vous! suppliait Blorage, qui ne savait plus à quel saint se vouer.

— Fanny est la plus méchante créature que vous puissiez imaginer, monsieur Blorage, lui dit Florence.

— Florence est la plus lâche et la plus fausse personne du monde, monsieur Blorage, s'écria Fanny.

Richard ne savait plus où donner de la tête; il se tournait, en désespéré, tantôt vers l'une et tantôt vers l'autre.

Tout à coup il glissa sur le parquet et tomba, entraînant le fauteuil qui culbuta sur lui. Se relevant en toute hâte, il voulut s'excuser auprès de ces demoiselles, mais Fanny, Florence, la douairière, les fleurs, la musique et les danseurs, tout avait disparu.

IV

Ouf! — Tel fut le premier mot que prononça Blorage! « C'était un cauchemar; » fit-il, en regardant le fauteuil renversé, avec un reste de doute dans l'esprit. — Oui un cauchemar, pour sûr, reprit-il avec plus d'assurance, en voyant que ledit fauteuil ne bougeait pas. Tout cela n'est qu'un rêve: J'ai rêvé la visite de dame Vérité, l'enchantement de ce fauteuil, la burlesque dénonciation de Jacques par lui-même, le bal, les scènes entre Florence et Fanny, et toutes ces choses douloureuses, abominables sur mon pauvre frère. J'ai rêvé aussi la visite de Rosette, ajouta Richard avec un soupir de regret. Tout cela pour avoir bu un peu trop de bon vin... — Lentement il remit le fauteuil à sa place habituelle.

En ce moment, on frappa un petit coup à la porte et presque aussitôt le modèle des serviteurs entra. Jacques parut agréablement surpris de trouver son maître sur pied.

« Ferai-je la couverture de monsieur? Il va être neuf heures, hasarda le plus respectueux des domestiques.

— Mais oui, Jacques, seulement, je voudrais avoir auparavant une tasse de café... du café très fort, Jacques.

— Bien, monsieur. »

Quel sentiment éprouva Richard, en voyant son domestique s'en retourner, sans avoir fait mine de s'asseoir dans le fauteuil !

« Le café est délicieux, déclara-t-il en dégustant le contenu de la tasse qu'avait apportée Jacques, il me fait du bien... j'ai presque envie d'aller finir la soirée chez le docteur Evans ; j'y jouerais une partie d'échecs : cela achèverait de me remettre. »

Le vent froid de la nuit dissipa pour M. Blorage les dernières fumées du trop bon vin, et, avant d'avoir atteint la maison du docteur, il se retrouvait à peu près dans son état normal.

Le docteur lui fit le plus chaleureux accueil.

« Voilà un homme aimable ! dit le vieux médecin qui vint lui-même lui ouvrir la porte. Depuis trois jours je suis tourmenté par un cas de maladie fort grave qui a enfin, Dieu merci ! changé de nature, et je disais tout à l'heure à ma femme que je donnerais beaucoup pour recevoir votre visite. »

— Je suis enchanté d'arriver si fort à propos.

— Parbleu ! Vous n'en faites jamais d'autres. »

Le brave Richard suivit son interlocuteur jusqu'au premier étage, où se tenait la maîtresse du logis. Mais, arrivé en sa présence, il se trouva incapable de répondre un seul mot à la gracieuse bienvenue de madame Evans, car, assise auprès d'elle, il avait aperçu mademoiselle Rosette Bland.

« Vous connaissez notre petite Rosette, n'est-ce pas ? demanda le docteur. Elle attend un médicament destiné à sa mère. »

M. Blorage ne put articuler un mot, il s'assit avec la résignation d'une victime de la fatalité, persuadé qu'il était que mademoiselle Bland allait lui offrir son beau vase de Chine pour parer la table du souper. Elle n'en fit rien pourtant, et une demi-heure se passa sans qu'il fût question de porcelaine, bien que l'entretien roulât exclusivement sur la fête du lendemain.

Richard le regretta presque, tant il eût trouvé de plaisir à remercier une si charmante personne. Si sa mère lui avait prêté son vase (l'existence de cette précieuse potiche ne faisait aucun doute pour lui), il eût été obligé de lui rendre visite, ce qui aurait été un premier pas dans l'intimité de cette intéressante famille. Cela l'eût conduit peut-être à rendre aux Bland quelque service. En attendant mieux, il commença par demander à la jeune fille de venir à sa soirée, et s'empressa d'étendre l'invitation aux frères et sœurs dont l'existence aussi bien que celle du vase de Chine lui semblait démontrée.

Rosette devenait bien jolie quand la joie illuminait son visage où le rire creusait de délicieuses fossettes.

« Ma foi, dit madame Evans, un peu de gaieté vaut mieux que toutes les drogues de mon mari, cher M. Blorage ; vous aurez fait quatre heureux de plus, trois filles et un garçon. »

— Quatre seulement ? Je croyais qu'ils étaient huit au moins.

— Mais, madame, il faut que l'un de nous reste auprès de maman, murmura Rosette à mi-voix.

— Mon enfant, j'arrangerai cela, dit la femme du docteur.

— Vous direz à votre mère, fit le médecin, que j'irai, demain soir, passer une couple d'heures avec elle, cela me reposera de vos danses, mon cher Blorage.

— C'est-à-dire que vous serez assez bon pour me remplacer, s'écria Rosette rayonnante.

— Tout juste, reprit le bon docteur. Comment, Rosette, vous partez déjà ? Attendez, je vais appeler quelqu'un pour vous accompagner.

— Permettez-moi d'être ce quelqu'un, mademoiselle, demanda Richard d'un air suppliant.

— J'accepte volontiers, monsieur, répondit Rosette avec un gentil sourire, tout à fait le sourire du rêve.

— Je compte sur vous après cela, pour faire une partie d'échecs, n'est-ce pas, Blorage ? »

Que se passa-t-il pendant le trajet entre Rosette et son cavalier servant ? Fut-il question du vase de Chine ? Personne ne le saurait dire. Le tête-à-tête dura dix minutes tout au plus ; et mon opinion est que M. Blorage se montra tout le temps timide à l'excès auprès de celle qu'il escortait. Lui eût-on confié une princesse du sang, son attitude n'aurait pu être plus correcte et plus respectueuse ; le souvenir de son rêve qui semblait sur le point de se transformer en réalité, le hantait, le harcelait. Toujours est-il qu'en revenant s'asseoir à la table de jeu, Richard se sentait lancé en plein roman. Il écouta avec le plus vif intérêt une longue histoire dont la famille Bland fit tous les frais et qui fournit au docteur ainsi qu'à sa femme l'occasion de se livrer à des réflexions fort différentes de celles qu'il avait cru entendre sortir de la bouche de Fanny et de Florence, durant son hallucination.

— Je regrette de n'avoir pas un fils, s'écria enfin M. Evans, rien que pour lui faire épouser Rosette Bland, dût-il prendre par dessus le marché toute la famille !

— Mademoiselle Bland, insinua M. Blorage, a parlé d'une place qu'elle désirait obtenir... Non, je me trompe, c'était d'un vase de Chine... Qu'est-ce que je dis donc ?... Je crois que je perds la tête.

— Vous me paraissez faire une singulière confusion, mon cher ami ; je n'y suis plus du tout. Je ne sais de quoi il a été question entre vous, pendant votre promenade ; mais enfin je ne vois pas quel rapport il pourrait y avoir entre une place à l'école des Arts-et-métiers et un vase ?...

— Une place aux Arts-et-Métiers ! C'est ce qu'elle désire ?

— Oui, pour son frère Albert...

— A l'École des Arts-et-Métiers ! Vraiment, une place ? Tiens ! les Arts-et-Métiers ! Bah ?... Échec à la reine ? »

Nonobstant cet échec vainqueur, Richard perdit la partie, ce qui ne l'empêcha pas de retourner chez lui, aussi heureux que s'il l'avait gagnée. Tout le long du chemin, il répéta les mots : « Arts-et-Métiers » comme s'il eût craint de les oublier... Il gagna sa chambre en les chantonnant sur tous les tons, se déshabilla sans cesser de les prononcer, s'étendit sur son lit en les murmurant, et, quand il s'endormit, il s'efforçait de les articuler encore.

V

M. Blorage se leva le lendemain dans les meilleures conditions du monde. Le grand jour était réellement arrivé : ce devait être pour lui un jour de triomphe ; rien ne saurait donner l'idée de la splendeur du dîner ni de celle du bal. La douairière, dont le visage déplaçait l'avait poursuivi dans son rêve, vint en effet trôner sur le fauteuil ; elle s'y montra même agressive et hargneuse autant que possible, mais c'était son habitude ; il n'en fut, cette fois-là, ni plus ni moins que les autres jours. M. Blorage dansa avec la châtelaine obèse et fut aimable pour Fanny, pour Florence et pour Rosette, car Rosette était là, heureuse et gaie comme pas une.

Florence éblouissait plus que jamais les yeux avec sa toilette blanche, relevée par des fleurs de grenadier ; Fanny, en robe bleue d'un ton moins pur que l'azur de ses yeux, avait mêlé à ses cheveux blonds des feuillages d'argent. L'une des deux sœurs ressemblait à une nymphe, l'autre avait l'air d'une reine : on les admirait toutes deux également sans pouvoir décider quelle était la plus belle. Les commentateurs eurent beau aller leur train, il fut impossible de savoir qui de Florence ou de Fanny avait chance de l'emporter dans le cœur de M. Blorage.

Quand tout le monde tomba d'accord, ce fut pour constater l'échec de ces deux étoiles : le fait était patent bien qu'incompréhensible ; chacun s'évertua vainement à en découvrir la cause ; la sagacité de l'assemblée entière se trouva en défaut. Cependant il fut affirmé plus tard à quelqu'un, qui m'en fit part sous le sceau du plus grand secret, que mademoiselle Florence perdit tout prestige aux yeux de M. Blorage pour avoir critiqué la modeste robe de mousseline de mademoiselle Bland. Elle aurait achevé de ruiner ses affaires, en faisant remarquer que sa coiffure de fleurs naturelles n'avait pas dû l'entraîner à beau-

coup de dépense, ce qui lui attira cette réponse un peu brutale :

« Elle n'en a que plus de prix à mes yeux. »

Pour mademoiselle Fanny, sa chute fut encore plus rapide. Ne s'était-elle pas permis de se récrier tout haut contre l'impertinente conduite de ces Bland qui voulaient frayer avec des gens d'une condition au-dessus de la leur ! Elle fut dépoétisée du coup.

M. Blorage avait fait danser les deux sœurs ; il fut moins heureux avec Rosette. Au moment où il lui prenait la main pour la conduire en place, le docteur Evans parut, revenant de la faction où sa femme l'avait mis, depuis la fin du dîner, au chevet de M^{me} Bland.

« Oh ! M. Blorage, il faut que je me sauve bien vite. Merci du plaisir que vous m'avez procuré. C'est la meilleure soirée que j'aie jamais passée. Quel beau spectacle !

— Impossible que vous partiez avant de m'avoir accordé un quadrille. Vingt minutes seront bientôt passées et il n'en faut pas davantage.

— Mais maman est seule et cette pensée gênerait tout. Tenez, voilà Jenny, ma sœur, elle raffole de la danse, prenez-là donc à ma place ; vous n'y perdrez rien. N'est-ce pas qu'elle est jolie ?

— Oui, certes, la plus jolie du bal... une seule exceptée, » répondit M. Blorage, en baissant la voix.

Il l'aida alors à passer son manteau et faillit tomber à la renverse, quand il la vit couvrir sa tête d'un petit mouchoir qu'elle noua sous son menton. C'était la reproduction exacte de sa vision, à ce point que, dans son trouble, il faillit la presser sur son cœur. Il reprit fort heureusement possession de ses esprits, à temps pour éviter de commettre cette inqualifiable incartade et, craignant d'être repris d'un second accès de frénésie, il se sauva dans la salle du bal, où il s'empressa d'inviter Jenny. La seule qualité de sœur de Rosette la rendait plus attrayante mille fois à ses yeux que Florence et Fanny ensemble.

« On dit que M. Blorage va épouser l'une des deux sœurs, Florence ou Fanny, dit Rosette à sa mère, en rentrant ; j'espère bien toutefois qu'il n'en fera rien.

— Ma fille, que dis-tu donc là ? répliqua madame Bland.

— C'est que vois-tu, maman, je les ai bien observées ce soir. Elles sont jolies certainement, mais c'est leur seul mérite. Je les crois incapables d'apprécier un cœur d'or comme celui de notre excellent voisin. »

La gaité produite dans la famille de la pauvre veuve, par la fête à laquelle ses enfants avaient pris part, ne se calma pas de longtemps. Pendant plusieurs jours, on parla du bal de M. Blorage, du matin au soir. On en parlait encore quand le facteur apporta un pli annonçant qu'Albert

était admis à l'École des Arts-et-Métiers. Aussitôt, la maison fut sens dessus dessous.

A ceux qui ont vivement désiré une chose, sa réussite inespérée procure tant de bonheur ! Pendant ce temps-là, Richard employait les heures de loisir que lui laissaient ses occupations, à rendre les visites dans le voisinage. Il en fit une aux parents de Florence et de Fanny et ne revint pas plus enthousiaste de ces deux belles personnes, au contraire.

Pierre, le premier, s'aperçut du changement qui s'était opéré chez son frère. Richard avait pris la fâcheuse habitude de lui demander compte de l'emploi de l'argent qu'il lui prêtait. Il finit même par pousser l'indélicatesse jusqu'à émettre la prétention de rentrer dans ses fonds et produisit, un beau jour, un état par doit et avoir de leur situation respective.

M. Pierre fut obligé d'enrayer et finit par solliciter cet emploi de petit commis qu'il avait si fort dédaigné autrefois. L'allégresse de Richard Blorage fut grande quand il acquit ainsi la preuve de la conversion de l'enfant prodigue, auquel il rendit peu à peu et prudemment toute son amitié compromise par un rêve.

Bref, le succès l'enhardit ; il ne pouvait pas s'arrêter en aussi beau chemin. Ce qu'il fit alors, je vous le laisse à deviner.

Dix ans plus tard, le soir du trente-un décembre, nous retrouvons M. Blorage assis, après dîner, dans la salle à manger de sa belle maison. On n'a pas encore ôté le couvert. Au bout de la chambre, le fameux fauteuil est placé sous une console de chêne sculpté, supportant certaine statuette qu'il n'est pas difficile de reconnaître pour la reproduction de la *Vérité*, telle qu'elle

est apparue autrefois à notre ami.

Richard lit son journal ; mais quelqu'un le lit avec lui. De la main gauche il tient la grande feuille imprimée et de la droite il serre une petite main, la main de la personne assise à ses côtés. Quand celle-ci arrive trop vite au bas d'une colonne, ce qui a lieu souvent, attendu qu'elle est femme, elle appuie avec abandon sa tête sur l'épaule de son mari jusqu'à ce qu'il ait tourné la page. Tout à coup un grand mouvement se produit à l'étage supérieur ; on entend retomber une porte et des cris joyeux mêlés au bruit de petits pas précipités, retentissent le long de l'escalier. Blorage pose la *Gazette* sur la table et sa compagne court ouvrir la porte à une demi-douzaine de chérubins blancs et roses qui ont pour la plupart le nez légèrement retroussé. Maman va leur distribuer le dessert ; mais il manque une chaise. Elle avance, pour son propre usage, le fauteuil magique.

« Papa, papa ! maman est assise sur le fauteuil de la *Vérité*, » s'écrie un enfant.

Évidemment M. Blorage a raconté son rêve en famille.

« Questionnons-la, dit le père.

— Maman, êtes-vous contente ?

— Comme personne ne l'a jamais été.

— Nous aimez-vous bien ?

— Oh ! oui, mes amours !

— Avez-vous jamais regretté d'avoir épousé le bonhomme Richard ? » demande à son tour M. Blorage.

Cette fois, un regard ému de Rosette est l'unique réponse ; un de ces regards qui en disent plus long que toutes les paroles du monde.

C. D.

LA NIÈCE DE L'ONCLE ABEL

(SUITE ET FIN)

Accoudée à son balcon, madame de la Cour-tine regardait plusieurs calèches partir, escortées de cavaliers, pour les ruines de Murol. En tête de la cavalcade, Marthe prenait les airs d'une reine suivie de sa cour ; la cour cependant se montrait moins empressée depuis que s'était décidé le mariage de la jeune fille, et la reine des eaux perdait beaucoup de son prestige, maintenant qu'elle devait réserver à un seul, l'at-

tention et les sourires éparpillés entre tous. Dépitée de ce reflux, la fiancée s'en vengeait en affichant une joie hautaine qui l'isolait petit à petit. Ce jour-là, le mouvement de recul de son ancienne cour s'accroissait plus encore, et Marthe, son fiancé auprès d'elle, chevauchait en avant sans que personne s'efforçât de les rejoindre.

« Qu'ils sont beaux ! murmurait la baronne en

les suivant des yeux. Et qu'il est bon lui qu'il est tendre ! qu'il est noble de cœur et d'intelligence !... Quelle immense joie de lui voir cette santé morale, et aussi cette vigueur physique reconquise après tant d'épreuves poignantes !... Mais elle ?... Cette frivolité, cette fierté, cette fougue ?... Allons, j'ai tort de m'alarmer... Jean ne m'a-t-il pas confié le sublime secret de son salut ? ne sais-je pas qu'elle aussi est grande à certaines heures ?... Chère, chère enfant ! qu'il me tarde d'être déliée, par son mariage, de cette obligation de silence que mon fils m'a imposée comme il l'a subi lui-même ! Qu'il me tarde de la remercier et de lui dire que je sais tout !... Mais aura-t-elle aussi l'héroïsme des petites choses ? Saura-t-elle ménager ce cœur impressionnable qui bat dans la poitrine de mon fils ? ce cœur tout féminin malgré sa virilité ?... Peut-être... Et cependant, ingrate que je suis, ce n'est pas elle que j'eusse désirée pour fille ! »

Alors la baronne songeait à Sylvie avec un soupir ; puis se reprochant ce soupir, elle s'efforçait de ne plus voir que des rayons d'or et des buissons de roses sans épines dans l'avenir de son fils, et bientôt rassérénée, elle se livrait d'avance à toutes les joies de cet avenir.

Pendant qu'elle en savourait en imagination les douceurs, les chevaux trottaient et les voitures s'éloignaient rapidement. Dans les dernières, Lionnel Palmeas, qui ne montait pas à cheval, se prélassait parmi les femmes. Il les amusait par ses incorrectes réflexions ; mais le cocher l'envoyait de cœur à tous les diables pour les questions innombrables dont il l'accablait. Il prit le parti de les prévenir.

« La montagne que nous contournons est le Puy de la Tâche ; ces marais, où vous enfoncerez par dessus les cheveux, si vous aviez le goût de jouer à la cachette jusqu'à ce que mort s'en suive, sont ceux de la Croix-Morand. »

Et, toujours montant, on abordait des paysages de plus en plus sévères.

« Dieu vous garde, mylord, de vous aventurer ici quand le vent d'hiver y hurle comme une légion de loups et que la neige y tourbillonne affolée !... beaucoup l'ont tenté qu'on n'a jamais revus ! »

Et l'on montait encore ; et le silence planait solennel sur les hauteurs d'alentour seulement foulées par les pieds des troupeaux : et les poumons aspiraient délicieusement l'air raréfié ; et les imaginations s'enivraient d'indépendance ; et s'il se trouvait quelque poète parmi les excursionnistes, il planait alors en pleine poésie, bien loin des réalités humaines !

La nièce de l'oncle Abel était ce poète, bien qu'elle n'eût écrit point de vers. Il lui semblait entrer dans un monde magique où les endolorissements de son âme trouvaient un soulagement momentané... aussi tressaillait-elle péniblement

quand la voix du cocher, l'arrachant à ses impressions, reprenait :

« Nous passons du bassin de la Dordogne dans celui de l'Allier. Voyez-vous cette cabane ? c'est celle de la Tâche ; les bêtes et les gens y font ménage commun. Maintenant nous allons descendre et les chevaux marcheront plus vite. »

A cet endroit, Sylvie ne put retenir un cri d'admiration devant l'incomparable horizon qui se déroulait tout à coup, hérissé de boursofflures volcaniques, émaillé de lacs, sillonné de cours d'eau.

« Voilà les rouges cratères du Tartaret, poursuivait le Cicérone ; et voici... Murol. »

La vieille forteresse féodale se dressait en effet sur son piédestal basaltique, sombre et farouche comme un géant des vieux âges que les temps modernes n'avaient pu abaisser à leur taille. Ses incroyables proportions, exagérées par le massif rocheux qui fait corps avec elle, épouvantaient presque l'imagination... Comment cette formidable force s'était-elle laissée désarmer ?

Le contraste de ces épaisses murailles avec la verdure presque diaphane qui leur servait de cadre, l'opposition des terribles souvenirs d'autrefois et du calme souriant des blanches maisons écloses au pied du colosse ; la majesté d'une grandeur déchue, toutes ces choses impressionnaient vivement les promeneurs, et Lionnel Palmers lui-même se prenait à songer...

Enfin les voitures s'arrêtèrent au village et les visiteurs commencèrent à pied l'ascension de la forteresse.

« J'y viens pour la vingtième fois, disait un vieil habitué du Mont-Dore qui servait de guide à ses compagnons, j'y viens pour la vingtième fois et toujours avec un plaisir croissant. Tant que ces ruines resteront debout, elles provoqueront quelque intéressante découverte : c'est un monde ! ou plutôt ce sont trois mondes, c'est-à-dire une gigantesque trinité de constructions d'époques et de styles différents. Que de générations se sont succédées derrière ces murailles qui mettront encore des siècles à s'écrouler pierre à pierre !... Il me semble y voir errer les ombres des Apchon qui en jetèrent les fondements, puis des Chambe d'où sortirent tous ces Murol qui se distinguèrent dans l'Eglise, dans l'armée et dans les lettres. Cette vaillante race fit place aux d'Estaing, non moins illustres, qui s'effacèrent à leur tour derrière Monseigneur de la Gurlaye, évêque de Clermont, dont les héritiers vendirent l'antique forteresse à M. Chabrol. C'est là peut-être, appuyé sur quelques machicoulis branlant, que ce dernier vint méditer son savant livre : *La Coutume d'Auvergne*. »

Sylvie écoutait peu M. Roy. Elle aimait le vague de certains grands souvenirs et trop de lumière sur les arêtes émoussées lui en défloraient la poésie. Elle laissa donc ses compagnons apprendre de l'archéologie une foule d'expressions

techniques et, s'isolant autant que possible, elle s'enfonça bravement dans le dédale monstrueux d'escaliers interrompus, de voûtes effondrées, de tours à ciel ouvert et de couloirs interceptés dont la visite n'était pas sans périls. Elle cueillit des groseilles sauvages à l'angle des pilastres, des œillets rouges sur les chemins de ronde et de pâles scabieuses au bord des oubliettes, tout en regrettant sa chère Ludre qu'une indisposition de son neveu retenait au Mont-Dore ; elle ramassa des fragments de scories, de trachytes et de basalte dans la cour d'honneur ; et comme les bruyants excursionnistes l'y rejoignaient, leur échappant encore une fois, elle disparut dans les baies énormes d'une tour colossale. Au delà se trouvaient d'autres baies encadrant un indescriptible horizon. Au bord de l'une d'elles se penchait Jean de la Courtine, immobile comme s'il se fût perdu dans la contemplation de l'immensité... A l'approche de Sylvie il passa brusquement la main sur ses yeux, mais pas assez vite encore pour qu'elle n'y pût voir une trace de larmes.

« Il pleure ! se dit-elle ; pourquoi ? »

Et croyant le rasséréner, elle lui parla aussitôt de Marthe :

« Toujours Marthe, murmura-t-il si bas que Sylvie ne put l'entendre. »

Et comme elle insistait :

« Je t'en prie, Sissi, interrompit-il avec un tremblement dans la voix, ne me parle jamais de mon bonheur... j'aurai tout le temps de le savourer. Voici la dernière fois que je te donne ton doux nom d'enfant, la dernière fois que je te tutoie... Eh bien ! c'est pour te dire : Sissi, prie pour Marthe... et pour moi. »

Il se mit alors brusquement à la recherche de sa fiancée sans retourner la tête vers Sylvie, qui le regardait avec stupeur :

« Mon Dieu ! comme il l'aime tristement ! se disait-elle. »

Peu d'instant après, le baron de la Courtine, ayant à son bras madame Delétang, flanquée de ses filles, côtoyait la chapelle d'où s'échappaient de bruyants éclats de rire ; un mot qui leur parvint les empêcha d'y pénétrer et ils simulèrent leur présence dans l'ombre d'une ogive ; le prétendu mylord donnait une séance amusante aux promeneurs fatigués de s'aventurer parmi des précipices sur la crête peu sûre des murailles.

Gravement assis à la turque parmi des graminées écrasées sous son poids, il étalait devant lui des lettres nombreuses que lui tendaient ses compagnons et se livrait sérieusement aux plus bouffonnes études de caractère ; puis il classait méthodiquement ces lettres dans un portefeuille en disant :

« Elles iront rejoindre les autres ; j'en ai, oh ! j'en ai... des chiffres !... c'est-à-dire des quantités ! »

— Bah ! vous les donneriez toutes pour une ligne de la belle fiancée ! insinua malicieusement un ami d'Aristide Ludre.

— Une ligne ! j'en ai deux ! j'en ai trois, j'en ai quatre !

— Est-ce vrai ? demanda tout bas madame Delétang à sa fille.

— C'est vrai, ma mère.

— Comment ! vous avez pu...

— Qu'allez-vous supposer ?... Une adresse de couturière écrite pour madame de Berne et saisie au vol par cet imbécile ; voilà tout.

— C'est trop ! il ne faut rien laisser de vous en pareilles mains. Vous avez entendu, cher baron ?

— Oui, madame.

— Eh ! bien ?

— Eh ! bien, la chose me semble parfaitement insignifiante.

— C'est ainsi que vous le prenez, monsieur ? En vérité j'attendais mieux de vous.

— Qu'attendiez-vous donc ?

— C'est vous qui me le demandez, monsieur le baron ? vous, avec votre blason de preux ! vous, avec ce ruban rouge à votre boutonnière ?

— En vérité, madame, je ne vois rien de commun entre ces choses et une adresse de couturière. »

La veuve du fabricant leva les yeux vers le ciel ou plutôt vers la pointe de l'ogive avec une douloureuse éloquence.

« Mais par grâce, madame, que dois-je faire ? »

— Je rougirais pour vous de vous l'indiquer, monsieur le baron. Votre amour pour ma fille, le soin de votre propre dignité auraient dû déjà vous inspirer. Les fiancés de mon temps eussent attaché trop de prix à la moindre patte de mouche tracée par leur fiancée, pour la laisser en aussi grotesque possession.

— Et si le gros anglais refuse de me rendre ce papier ?

— Étrange question !... En ce cas votre conduite est tracée, je pense !

— Comment, madame ! un duel pour...

— Ma fille en vaut la peine, ce me semble. Taisez-vous, Marthe ! vos protestations manqueraient absolument de dignité.

— J'obéirai, madame, conclut le jeune homme en s'inclinant avec amertume. »

Le lendemain, dès l'aube, Aristide Ludre, frottant ses paupières bouffies, s'habillait en chantonnant.

« Bonne journée ! si John Bull est troué, il aura trop besoin de son Pylade pour songer encore à me donner campo ! s'il endommage l'autre, au contraire, la reine du tournoi sait trop bien son métier pour ne pas couronner le vainqueur ; et le vainqueur récompensera proprement son conseiller, j'imagine. Bonne journée ! bonne journée ! »

Il fut interrompu par « John Bull » lui-même en la personne de Lionnel Palmers.

La nuit qui porte, dit on, parfois conseil aux gens raisonnables, n'avait en rien calmé la fureur allumée par la requête de Jean.

« Ah ! il veut la petite alphabet de son femme à venir ? Oh ! bien moi je ne voulais pas ! Ah ! il ne veut pas renoncer à ma petite chienne enragée ? Ah ! bien moi je la voulais et moi l'aura. On se battront ! on se battront ! »

Une radieuse matinée réjouissait la nature, quand les deux adversaires, accompagnés de leurs témoins, arrivèrent au salon de Mirabeau choisi pour le théâtre de leur duel. Les oiseaux chantaient dans les sapins d'où se dégageaient des parfums capiteux ; les fleurs, humides de rosée, s'épanouissaient aux rayons du soleil levant ; l'espérance et la vie emplissaient l'atmosphère ; et cependant, sous un futile prétexte, l'un de ces hommes, tous deux peut-être, allaient tacher le gazon de leur sang et tomber pour ne plus se relever ! Et dans le riant village assis plus bas, une mère s'éveillait confiante en l'avenir, une mère dont toutes les pensées, toute l'âme, toute la vie, s'étaient concentrées sur le fils adoré qui s'apprêtait pour un duel !... et cependant ce fils était chrétien !...

Madame Delétang et Marthe déjà debout, attendaient...

« Pourquoi trembler ? disait la mère. Sans ce duel, il était indigne de toi. Une femme ne doit accepter que le nom d'un brave ; un homme ne peut pas hésiter quand la dignité de celle qu'il aime est en jeu !

— Mais, ma mère, vous êtes bien sûre que ma dignité...

— Tais-toi, te dis-je : cette preuve d'amour manquait à ta gloire mondaine. Ne vas-tu pas gémir lorsque tant d'autres femmes seraient fières à ta place ? J'en connais pour lesquelles on ne s'est jamais battu, moi ! »

Malgré ces héroïques encouragements, Marthe frissonnait. Hélas ! pourquoi ne songeait-elle pas plutôt à prier ?

Tout à coup, une sorte de tumulte se fit entendre dans la rue. Madame Delétang ouvrit précipitamment la fenêtre et se leva pour regarder.

Deux bûcherons passaient portant sur un brancard le corps inanimé d'un jeune homme. La veuve reconnut le baron de la Courtine, escorté par quelques baigneurs matineux.

« Est-il grièvement blessé ? cria la femme héroïque aux porteurs.

— Il est mort ! » répondirent-ils.

Alors une scène qu'on devine éclata entre cette mère folle et cette fille qui la jugeait ! il y eut d'amers reproches échangés, de cruelles vérités lancées ; et la douleur, qui rapproche les âmes, les éloigna cependant l'une de l'autre, car le remords s'y mêlait.

Tandis qu'elles se séparaient dans une bouderie farouche, la baronne de la Courtine, aussi

pâle que son fils, se tenait debout à son chevet, comme la Vierge-Mère au pied de la Croix. Pas une larme ne tombait de ses yeux pendant que le médecin examinait le corps sanglant du jeune homme ; mais les contractions de son visage témoignaient de son désespoir...

Toutes les blessures de sa vie se rouvraient à la fois pour saigner ensemble... et ses douleurs de mère dépouillée de ses enfants, ses désolations de veuve frappée en pleine tendresse se révélaient plus poignantes que jamais, devant cette couche où gisait anéanti son dernier, son unique bonheur... Cependant elle ne pleurait pas sur elle-même ; elle ne songeait point au Calvaire qu'il lui faudrait graver seule désormais... non : plus poignante que toutes ces tortures, la pensée de cette âme envolée dans la colère et le péché lui infligeait d'indicibles déchirements...

Tout à coup, une exclamation s'échappa des lèvres du docteur :

Le blessé respirait encore !

Bien des jours se passèrent sans qu'il fût hors de danger et la pieuse mère s'abreuva plus d'une fois encore au calice d'amertumes !

Madame Delétang et sa fille avaient dû retourner à Paris aussitôt cette tragique aventure, qui rendait impossible leur présence au Mont-Dore ; mais Sylvie, sérieusement malade après tant d'émotions, y demeurerait forcément sous la protection de sa chère Lucie enfin délivrée du « garnement ». Celui-ci accompagnait, on ne sait où, « John Bull » triomphant.

« Grâce à Dieu, écrivait un jour Sylvie à sa tante, Jean vivra ! il recouvre même assez promptement la santé ; mais le voilà cruellement estropié pour toujours ! »

« Un mari estropié, s'écria madame Delétang, depuis longtemps réconciliée avec sa fille, un mari estropié, certainement morose et grondeur, qui voudra s'enfouir à la campagne pour y cacher sa disgrâce ! un mari presque pauvre malgré cette fameuse restitution, et dont la position modeste t'imposera mille privations dans un désert !... Pauvre enfant, quel sort était réservé à ta brillante jeunesse ! »

Marthe baissa la tête sans protester.

Elle la releva cependant avec indignation quand, un matin, Lionnel Palmers, se présentant devant elle à l'improviste, lui dit avec son flegme habituel :

« A présent que l'autre est... boiteux, voulez-vous épouser moi ? »

— Pourquoi refuser si carrément, lui dit sa mère quand elle eut congédié l'Anglais. Il y aurait peut-être là matière à réflexion... Lord Palmers...

— Vous savez aussi bien que moi qu'il n'est pas noble, ma mère.

— Bah ! pourvu qu'on le croie, c'est tout ce qu'il

faut. Lord Palmers est princièrement riche, mon enfant.

— Et royalement sot et ridicule, ma mère.

— Tu as de l'esprit pour deux, ma petite ; tu sauveras la situation.

— Il se grise, ma mère.

— Tu l'en corrigerais, ma fille ; quelle noble tâche !

— Il est protestant !

— Tu le convertirais ; quelle sainte mission pour une épouse !... Ah ! le dévouement Marthe ! le dévouement !... je sais bien ce que je ferais à ta place !

— Mais Jean qui a ma parole ?...

— Il te remercierait, un jour, de la lui avoir reprise. Et d'ailleurs en cela, ne te sacrifierais-tu pas un peu à son bonheur ?... Crois-tu qu'il aura toutes ses aises avec une femme sans dot ?... Oh ! le sacrifice, Marthe ! le sacrifice !... je n'hésiterais pas, moi ! »

Marthe haussait irrévérencieusement les épaules, et changeait de conversation ; mais sa mère revint si souvent à la charge qu'elle finit par ne plus protester. L'Anglais qui reproduisait sa demande ne fut pas congédié davantage et un jour vint où madame Delétang, des Grignières en son nom, dégageant sa parole avec son pathos habituel, annonçait à Madame de la Courtine le mariage de sa fille avec « lord » Palmers.

« Dieu la bénisse ! elle me prévient, » dit la baronne avec un sourire.

Et s'enveloppant d'un châle elle se rendit chez Sylvie.

« Lis donc, ma fille ! » lui dit-elle en appuyant sur ces deux derniers mots. »

La veuve du fabricant accordait généreusement par le retour du courrier la main de sa nièce à la mère de Jean qui la lui demanda immédiatement.

Il fut décidé que le mariage se ferait à la Châtaigneraie, et la jeune fille partit aussitôt avec sa chère Ludre pour y rejoindre la fidèle Nanon.

La veille du jour où devaient s'unir ces deux pures existences, la baronne attachait au cou de

sa future fille un précieux bijou de famille aux armes de sa maison.

« Moi aussi je vous réservais mon présent de nocces, ma mère. »

Et Sylvie lui présentait une balle noircie et tachée de sang.

La baronne se recula.

« Oh ! ce n'est pas la balle du Mont-Dore... c'est la balle sainte... la balle de Brou !

— Oh ! précieuse relique ! comment se trouve-t-elle en tes mains ?

— Tout naturellement, puisque j'aidais à l'extraire.

— Et tu ne m'en disais rien ! Ah ! raconte-moi comment... »

La jeune fille rougit, se troubla et perdait enfin tout à fait contenance, quand mademoiselle Ludre vint à son secours.

« Ah ! je me suis tue trop longtemps ! c'était une faute et non un devoir. Je le reconnais trop tard. »

Alors, d'une voix vibrante, elle raconta cette nuit mémorable où Sylvie lui avait dit :

« Est-ce trop tôt pour apprendre à devenir aussi une femme ? »

Et quand elle eut fini, Jean, glissant aux pieds de sa fiancée, épancha toute son âme dans un sanglot de reconnaissance.

Les rosiers fleurissent de nouveau dans le jardin de l'oncle Abel ; les oiseaux y gazouillent leurs plus joyeuses chansons ; les vieux livres ont repris leur place et les anciens meubles patiemment recherchés sont revenus, pour la plupart, orner la tranquille maison.

Mademoiselle Ludre l'habite avec un bon mari d'un âge proportionné au sien ; et la jeune châtelaine de la Terrade y fait à Nanon sa visite quotidienne au bras de Jean, guéri de sa claudication, tandis qu'une autre petite Sissi, toute semblable à la première, moissonne dans le parterre des gerbes de pensées pour la tombe de l'oncle Abel.

MÉLANIE BOUROTTE.

SEMENCE ET MOISSON

I

ENFANTS SUR LA PLAGE.

Sur la plage de Dieppe, trois jeunes amies jouaient ensemble. Après avoir épuisé la série de

leurs divertissements ordinaires, elles venaient de se mettre à causer pour changer de plaisir, essayant cette fois de jouer à la femme ; c'était piquant !

« Moi, dit Félicienne, quand je serai grande, je ferai tout ce que je voudrai !

— Qu'est-ce que tu voudras ? demanda malicieusement Henriette.

— Je n'en sais rien. Est-ce qu'on sait seulement le matin ce qu'on voudra le soir ? On change d'idées, de goûts et de désirs vingt fois en un jour, l'essentiel est de faire uniquement ce qui plaît, et c'est bien mon intention.

— Je t'approuve et je pense, au fond, comme toi ; mais je sais parfaitement d'avance ce que je voudrai dans dix ans, dans vingt ans, toute la vie !

— Je parie le deviner ?

— Cela se pourrait. Parle, Félicienne, je ne me fâcherai pas.

— Ton unique ambition, c'est de passer le temps à faire de jolis riens, ou mieux encore, à ne rien faire.

— Oui, je l'avoue, sans me faire prier. Chacun a sa nature ; la mienne trouve ses délices dans le *far niente*.

— Dis donc, en bon français, la paresse.

— Méchante ! Conviens du moins, Félicienne, que je me contente à peu de frais ? Est-ce ma faute si je n'aime pas l'étude, si je crains tout ce qui me donne la moindre peine ?

— Que deviens-tu donc quand il te faut apprendre tes leçons ?

— Ah ! je te conseille de me faire de la morale ! Nous sommes précisément aussi avancées l'une que l'autre. Toi, tu apprends tes leçons et tu ne les sais pas ; moi, je ne les sais pas non plus, mais du moins je ne les apprends pas. Ma méthode est plus simple que la tienne ; or, j'ai oui dire que les plus simples sont les meilleures.

— Admirablement parlé ! Il faut convenir, — entre nous cela se peut, — que, malgré nos treize ans passés, nous sommes toutes deux fort ignorantes.

— Je ne le nie pas. Et pourtant, à Paris, je suis mes cours fort exactement, mon institutrice rédige mes résumés fort clairement, et je les copie fort lisiblement.

— Sans y comprendre grand chose ?

— Ni plus ni moins que toi.

— Ce n'est pas compromettant.

— Ma chère nous nous valons. Heureusement, nous avons des parents indulgents et des institutrices complaisantes.

— Tu te trompes, Henriette ; la mienne, au contraire, avait imaginé de me rendre studieuse, instruite, adroite, bonne ménagère, etc... Mais comme je passe pour faible et excessivement nerveuse, maman prend toujours mon parti, et je ne fais que mes quatre volontés... mais notre conversation doit scandaliser la raisonnable Hélène ?

A ce mot, dit sans amertume, la douce enfant qui achevait le trio des amies parisiennes sourit avec une grâce charmante et répondit :

« Je ne me scandalise pas si facilement ; et, d'ailleurs, si mes habitudes ne sont pas les vôtres,

mes chères amies, je l'attribue à l'éducation toute différente que je reçois ; car, abandonnée à moi-même, il est probable que j'aurais été d'avis de suivre en toute chose le caprice du moment.

— Comme moi, s'écria Félicienne. Ne trouves-tu pas, Henriette, que notre chère Hélène parle comme un docteur ?

— A s'y méprendre.

— Amusez-vous de moi tant qu'il vous plaira ; je ne vous en veux pas, et je n'en désire pas moins vous revoir toutes deux, non seulement l'été sur cette plage, si nos parents nous y ramènent, mais l'hiver à Paris, s'ils veulent bien nous le permettre.

— Quelle bonne idée ! Faisons tous nos efforts, chacune de notre côté, pour continuer une liaison si agréablement commencée. Mais dis-nous donc, Hélène, le secret de ta supériorité, car enfin tu nous es supérieure, nous le reconnaissons ; je parle pour nous deux, Henriette ?

— Tu fais bien ; ce n'est pas moi qui te démentirai. Les supériorités ne me font aucunement souffrir, pourvu que je puisse vivre en paix et dormir tranquille.

— Il n'est pas question de supériorité, mes amies ; je ne suis qu'une enfant comme vous.

— Comme nous ? Entends-tu, Henriette, elle nous prend pour des enfants !

— Elle a tort.

— Eh bien, supposons que vous soyez déjà posées en jeunes filles, moi qui ai quatorze ans depuis deux mois, je me crois encore une enfant aux yeux de ma famille, et surtout aux yeux du monde.

— Pourquoi ? Parce que ta maman te l'a dit ?

— Parce que maman me l'a dit, et je pourrais ajouter : parce que le bon sens me le dit.

— Quelle sagesse !

— Et quelle humilité. Hélène, on te canonisera !... Voyons, comment donc as-tu été élevée ?

— Le voici en deux mots : Maman m'a accoutumée à réfléchir, et elle veut, avant tout, que je sois raisonnable.

— Oh ! que ce doit être ennuyeux !

L'écho de la plage renvoya ce cri aux vagues de la Manche, entre deux francs éclats de rire, et l'entretien finit là, car madame de Ligny rappelait Hélène, et rentrait dans le simple logis où elle n'était venue chercher que la force et la santé pour sa fille.

L'hiver suivant, on se rencontrait à Paris ; d'abord aux Champs-Élysées, puis à l'église, puis au cours de solège. Enfin, à la prière des trois enfants, leurs familles consentirent à provoquer elles-mêmes de plus aimables rencontres. La première eut pour prétexte un charmant goûter chez madame Bertad, mère de Félicienne.

Entre fillettes, on fait du chemin en un jour ! c'est pourquoi, malgré les nuances de nature et d'éducation qui établissaient entre elles une dis-

tance marquée, les trois jeunes amies se séparèrent fort contentes les unes des autres.

Laissons les grandir ; ou plutôt, sautons à pieds joints sur les six années de croissance, d'études et de progrès en tous genres, qui doivent les conduire à cette époque de la vie où les regards se tourneront instinctivement vers elles ; regards toujours bienveillants d'abord, mais qui par la suite deviennent souvent sévères et même désapprobateurs.

II

L'INDÉCISION.

« Qu'as-tu donc, Raoul ?

— Mon cher, je suis à moitié fou !

— Je ne l'aurais pas pensé.

— Qu'aurais-tu donc pensé ?

— Que tu l'étais tout à fait.

— Ne te gêne pas. Au fait, je crois que tu as raison.

— Peut-on demander la cause d'un trouble aussi complet ?

— Aussi complet ? J'ai donc vraiment l'air fou ?

— Oui, oui, parfaitement. Tu vas, tu viens ; on te rencontre, tu ne salues même pas. On te parle, tu ne réponds rien. Tantôt absorbé, tantôt agité, tu vis dans d'autres régions que nous. Est-ce le rêve, est-ce l'idéal ? Mais je suis indiscret...

— Tu sais bien, Charles, que tu ne peux pas l'être. Mais, vois-tu, nous ne nous entendrons jamais ; tu es trop sérieux pour moi. Quelques années de ménage ont mis entre nous un intervalle...

— Un intervalle que l'amitié peut combler, mon cher Raoul.

— C'est vrai. Eh bien je t'avouerai la cause de l'état où tu me vois. Ce mal, que chaque jour augmente, est causé par l'indécision.

— C'est ta maladie, je le sais.

— Oh ! maladie cruelle, va ! Enfin, je voudrais me marier et je ne le veux pas ; comprends-tu ?

— Non. Cette affirmation conditionnelle et ce présent négatif bouleversent toutes mes idées ! Quand je veux, je veux ; c'est une affaire faite.

— Que tu es heureux d'avoir su vouloir. Te voilà tranquille, ayant amarré ta barque au plus paisible rivage, tandis que moi...

— Tandis que toi, tu louvoies sans aucun profit. Finis-en donc, et fais tout simplement ce que j'ai fait : marie-toi.

— Avec qui ?

— Avec une jeune fille *raisonnable*, c'est le grand point. Tu peux me croire : je touche à la vieillesse, car ma femme m'a arraché hier mon premier cheveu blanc, hélas ! Par exemple, j'ai obtenu la grâce de tous ceux qui viendront après celui-là.

— Pauvre vieux de trente-quatre ans ! que je te plains !

— Tu fais bien. Dis-moi, Raoul, est-ce que tu n'as personne en vue ?

— Mais si.

— Ah ! tant mieux. Tu as remarqué une jeune fille ? Eh bien, demande-la.

— Non, non !

— Pourquoi ? Ta position est bonne, tu plais généralement, tu réussiras. Mais il faut nécessairement faire une première démarche.

— Impossible.

— Je l'ai bien faite, moi, cette première démarche.

— Je te crois bien ! nos situations étaient si différentes !

— En quoi ?

— Tu avais remarqué une jeune fille ; et moi, hélas ! j'en ai remarqué deux !

— Bon ! C'est l'embarras du choix. Crois-moi, je te le répète, prends la plus raisonnable.

— Eh comment veux-tu que j'apprécie le degré de raison de ces petites têtes ? On les dirait sans cervelles ; et pourtant elles sont toutes deux charmantes !

— Deux têtes sans cervelles ! Ciel ! c'est la pire espèce ! Mon pauvre Raoul, si tu ne peux t'empêcher d'épouser l'une ou l'autre, embarque-toi, et fais le tour du monde ; c'est moins dangereux et plus intéressant. Les jeunes filles sont fort difficiles à juger, je le sais. Aussi, ce dont il faut surtout s'enquérir, c'est de leur éducation. Il faut tâcher de connaître la trempe des esprits qui ont ou autorité ou influence sur elles ; de quelle manière on leur a fait envisager l'avenir, le côté grave de l'existence, le devoir, en un mot. A-t-on su les rendre raisonnables ? Ou bien sont-elles appelées à faire ce qu'on appelle des femmelettes ? Voilà ce qu'il faut absolument savoir.

— Tu es d'une rigidité ! Je n'en demande pas si long. Il faut qu'une jeune fille plaise.

— Oui ; mais à leur âge, plaire à nos yeux est facile ; méfie-toi !

— Félicienne est charmante..... et Henriette l'est aussi.

— Tu parles de l'écorce ; cela est bien insuffisant, va !

— On voit bien que tu ne les connais pas.

— Si je les connaissais, je les aurais bientôt jugées, vu le cheveu blanc que ma femme m'a inhumainement arraché !

— Veux-tu les voir ?

— Je n'y tiens pas ; mon choix est fait. Je m'en applaudis tous les jours, et je suis devenu fort indifférent touchant les étoiles qui scintillent à l'horizon.

— Viens donc ce soir au bal avec moi chez madame Bertad ; je te présenterai à la maîtresse de maison, qui te recevra à merveille, et tu verras sa fille Félicienne ; c'est elle qui m'a frappé, c'est elle que je veux épouser... que je

voudrais... non, que je veux... Et pourtant, Henriette est ravissante; tu la verras aussi.

— Allons, me voilà lancé dans l'observation des météores! Écoute, Raoul, je veux bien aller à ce bal avec toi, mais à condition que tu ne te fâcheras pas si mon avis n'est pas le tien.

— Je te le promets. En tous cas, si tu as un avis, tu seras plus avancé que moi, car je n'en ai pas. Vingt fois j'ai été sur le point d'écrire à mon père pour le prier de demander Félicienne, et vingt fois j'ai été pris d'hésitation.

— C'est peut-être fort heureux.

— Non, c'est elle qu'il me faut; nous sommes voisins de campagne; mon père voit sans cesse les Bertad à Saint-Yves.

— Ton père te conseille-t-il ce mariage?

— Je n'ai jamais osé lui en parler. Nous avons des idées si différentes! Mon père est vieux, et je suis jeune. Quand nous causons, nous ne nous entendons jamais. Il est convaincu que ses soixante-douze ans d'expérience le rendent très supérieur à moi; et pourtant, quand on a fait de bonnes études, qu'on a été reçu bachelier ès-lettres, ès-sciences, et enfin docteur en droit, il me semble qu'on vaut son père?

— On le vaut trois fois, si nous parlons des jambes; mais c'est avec la tête qu'on doit se marier.

— Chacun pour soi! je veux me marier moi-même, et tout à fait à ma guise. La famille Bertad est fort bien posée à Paris et à Saint-Yves; la fortune est en rapport avec la nôtre; tout est bien, mais je ne puis me décider. Au moment d'écrire à mon père, qui, comme tu sais, passe l'hiver à la campagne, voilà que je suis forcé de poser la plume; Henriette m'apparaît avec cette langoureuse beauté qui est presque le sommeil et qui me fait rêver!

— C'est l'effet ordinaire du sommeil. Si la belle Henriette dort, laisse-la donc dormir. Il faut être éveillée, debout et vaillante pour conduire sa maison et pour élever ses enfants.

— Tu parles comme un bonhomme.

— Je deviens bonhomme depuis que je suis père de famille; et, qui plus est, je m'en trouve très bien. Je fais peu de cas de ce qui est éblouissant. La femme m'apparaît sous son vrai jour, c'est-à-dire dans son gynécée. Je me demande, en face d'une jeune fille: Que sera-t-elle dans son intérieur?

— Tu n'as donc plus d'illusions?

— J'ai de si douces et si saintes réalités!

— Un vrai Caton! Viens-tu ce soir, oui ou non?

— Oui, oui; et comme tu es sur mon chemin, je te prendrai en passant, à neuf heures et demie, dix heures moins un quart.

— C'est cela. A ce soir.

L'après-midi se passa pour Raoul à se persuader qu'il était décidé, et qu'il allait, dès le lendemain, écrire à son père. Avec son caractère in-

décis, c'était une œuvre assez laborieuse pour occuper toute une après-midi.

Le soir, cette œuvre n'était pas entièrement terminée quand il fallut procéder à la toilette.

Il était neuf heures un quart, Caton allait arriver. Raoul en était à nouer sa cravate; c'est le moment à la suite duquel, si les gants blancs sont irréprochables et s'ils ne craquent pas, un jeune homme peut se présenter avec avantage.

Raoul se perdait en soins minutieux, et consultait son miroir presque aussi souvent que les vis-à-vis féminins qu'il allait avoir aux quadrilles. Enfin, cette fête serait la dernière avant la décision!

M. de Viergeux avait souvent dit à son fils:

« Fais tes réflexions, mon ami, prends ton temps; mais tâche de ne pas passer la trentaine; je suis pressé; les ans en sont la cause. »

Or, la trentaine approchait; Raoul avait vingt-huit ans; il se croyait tout près de dire son dernier mot, qui serait le premier pour la famille Bertad, car il s'était tenu dans la plus entière réserve. Quant à son assiduité aux somptueuses fêtes données à Paris en l'honneur de Félicienne, elle ne pouvait être remarquée, puisqu'il faisait en cela comme toute la jeunesse élégante. On se pressait dans les salons de madame Bertad; il n'était question que de la façon demi-princières dont elle recevait. On considérait comme une faveur d'être invité à un concert ou à un bal.

Cependant, ainsi que nous le disions, Raoul en était à nouer la fameuse cravate, et tout en y apportant les soins qu'on peut imaginer en cas semblable, il se demandait comment il pouvait hésiter à demander mademoiselle Bertad? Elle était jolie, séduisante; elle avait certainement un délicieux caractère, car Raoul l'avait toujours vue gracieuse et souriante. Elle était à coup sûr instruite, puisqu'elle avait eu, pendant dix ans, d'excellents maîtres; ce devait être une fille accomplie. Comme Raoul de Viergeux avait à boutonner ses gants, sérieuse épreuve pour un danseur, il se mit à énumérer les perfections qu'il croyait entrevoir en Félicienne; il y avait en tout quatre boutons, c'était peu; et pourtant, au quatrième, Henriette apparut comme dans un nuage, avec sa tranquille beauté, avec cette molle souplesse qui faisait d'elle un élégant roseau, avec cette placidité de visage, de parole et d'humeur qui rendait tout rapport avec elle si facile. Raoul ferma les yeux pour laisser passer le nuage, et faillit arracher le quatrième bouton! On sonna: c'était Charles.

« Es-tu décidé? demanda-t-il en riant.

— Oui, bien décidé, répondit Raoul, se gardant bien de parler du quatrième bouton...

— Partons-nous?

— Nous partons.

— Pourquoi m'emmènes-tu, puisque tu es décidé?

— Pour que tu applaudisses à mon choix. »

Ils montèrent en voiture et arrivèrent des premiers. La fête s'annonçait brillante. Félicienne en fut l'étoile, et Charles se plongea dans la métaphysique, passant d'un salon à l'autre, évitant Raoul afin de ne s'exposer à se prononcer avant un consciencieux examen.

Ses titres d'époux et de père avaient doublé son talent inné d'observateur. De plus, il avait cette finesse qui se cache sous une certaine bonhomie, et dont on ne se défie point. Tout d'abord, il paya à mademoiselle Bertad le tribut qu'on lui payait toujours ; il la trouva jolie ; mais Charles n'était pas homme à s'arrêter longtemps à la forme, quelque séduisante que fût cette forme. Il chercha la pensée de Félicienne dans ses regards, dans ses poses, dans ses paroles. Il la fit danser, et acquit la certitude que rien n'était moins naturel que sa spontanéité, moins gai que son rire, moins naïf que ce reste d'enfantillage qu'elle s'avisait parfois de mêler à ses coquetteries.

Tout en elle était étudié ; tout, depuis les gracieux mouvements de son cou de cygne jusqu'à son jeu d'éventail, jusqu'à... faut-il le dire ? jusqu'à ses deux faux pas qu'elle avait faits en dansant, et qui voulait dire :

« Occupez-vous de moi. »

Dans cette jolie tête se combinaient d'avance mille petits effets destinés, pensait-elle, à recueillir des succès ; succès microscopiques, il est vrai, mais la vanité tire parti de tout.

Charles aurait ri en lui-même de ce qu'il voyait, ou devinait, si le bonheur d'un bon camarade n'eût été en question. La jeune fille eût souhaité se changer en souris et trouver un trou, si elle se fût doutée du peu de cas que faisait d'elle ce beau danseur ; mais, de bonne foi, elle le crut charmé et s'applaudit, *in petto*, de ce nouveau triomphe. Aussi, réserva-t-elle à cet étranger ses plus habiles minauderies. C'était, par moments, une dignité froide et sévère, qui témoignait de la haute faveur qu'elle faisait à son cavalier en lui répondant par monosyllabes. Venaient ensuite des velléités d'expansion, aussitôt réprimées par une recrudescence de dignité. Dans un avant-deux, elle laissait, à dessein, tomber son mouchoir pour l'unique plaisir de voir le vis-à-vis fléchir le genou, ramasser le mouchoir et le rendre à la jeune beauté à qui, soi-disant, il avait échappé.

En vain eût-on cherché dans cette fille de vingt ans un peu de simplicité, de gaieté franche ; Charles ne voyait qu'affectation, et l'étoile, à mesure que la nuit s'avavançait, devenait pâle et terne à ses yeux. Tout occupé de Félicienne, il voyait sur sa personne les lignes du caprice ; une extrême mobilité d'expression, des inflexions de voix impérieuses en s'adressant aux intimes ; certains gestes indiquant la longue habitude d'imposer sa volonté à son entourage. Ce n'était pas sa mère, c'était elle qui décidait de tout, et

madame Bertad, écrasée par son propre ouvrage, avait cette attitude effacée qui dénote la faiblesse. Elle ne dirigeait pas sa fille, elle l'accompagnait, elle la suivait. La tristesse de son visage souffrant disait assez qu'elle outrepassait ses forces pour condescendre aux caprices de la belle égoïste, dont elle ne s'était pas défiée, qu'elle avait laissé grandir comme une fleur sans culture.

Charles était effrayé de la patiente analyse qu'il faisait à l'insu de tous, et il se proposait de faire part de ses observations à Raoul ; mais celui-ci l'évitait à son tour ; car, dominé par le prestige de la fête, il était irrévocablement décidé à écrire à son père.

Cependant le bal touchait à sa fin, du moins à cette fin qu'on a su rendre interminable et qu'on appelle le cotillon ; c'est le moment piquant. La belle Henriette n'arrivait pas ; sa mère avait pourtant promis de l'amener ; mais Henriette avait trois invitations pour ce jour-là ; et, après avoir fait deux apparitions en d'autres salons, elle avait désiré venir en dernier chez madame Bertad, parce qu'on s'y amusait davantage ; cela veut dire que les salons étaient plus grands, la foule plus pressée, les toilettes plus riches.

Un murmure flatteur accueillit la superbe Henriette. Charles fut frappé de l'éclat de sa beauté. Sa physionomie très douce et l'espèce de somnolence où vivait la jeune fille lui donnaient ce cachet oriental qui manque généralement à nos Françaises et que d'ailleurs on ne leur demande pas. La lenteur de ses beaux mouvements, la majesté de son port, la parfaite régularité de ses traits, tout l'ensemble eût ébloui l'observateur s'il se fût appelé Praxitèle ; mais malheureusement il s'appelait Charles !

On le sait, le jeune père de famille ne se trouvait à cette fête que par complaisance pour son ami. De passage à Paris, il lui tardait de retourner à Tours, sa résidence ordinaire, d'y retrouver sa femme et son enfant, ses affaires. Dans ces dispositions, il allait droit au but et redoublait d'activité. Au moment où il était fixé sur la valeur morale de la jolie Félicienne, il avait à recommencer ses études sur la belle Henriette. C'était une soirée des plus fatigantes.

Cependant, à force de temps et d'examen, le savant arriva à décomposer les deux lumières, au lieu de se borner, comme Raoul, à constater leur éclat. L'une de ces lumières se composait de caprices, de personnalité, de vanité puérile ; l'autre était un mélange de mollesse et de nullité. Point de ressort dans cette âme engourdie, point de vie dans ce regard, point d'intelligence dans cette parole, dans ce sourire. Henriette était remarquablement belle, et se laissait complaisamment admirer ; mais tout finissait là. Pour admettre qu'on pût être heureux de partager une telle vie, il fallait supposer que le conjoint serait également voué à une douce léthargie, et que leur

voyage en commun se passerait à regarder l'eau couler entre ses rives, sans secousses, sans orages surtout !

« Pourtant la vie, ce n'est pas cela, » se répétait Charles, fort de ses théories mises en pratique. Aussi, quand tous deux sortirent ensemble de cette brûlante atmosphère, où ils venaient de pas-

ser plus de six heures, Charles dit à Raoul d'un ton de conviction profonde :

« Mon cher, ni l'une, ni l'autre !

— Comment ?

— Ni l'une, ni l'autre, te dis-je ! »

M^{me} DE STOLZ.

(La suite au prochain numéro.)

L'AMI

« Au fond de nos forêts, sentant battre mon cœur,

» Je cherche un ami vrai, l'idéal du bonheur ! »

C'est ainsi que le loup s'exprime ;

Son attitude est si sublime,

Quelle attendrit un jeune ourson

De l'école des Grandisson.

Agréer-moi, dit-il, pour votre frère d'armes,

Tout prêt à partager vos peines, vos alarmes ;

Quel que soit votre sort,

Je ne vous quitterai dans la vie et la mort.

A ces accents, le loup tressaille de tendresse,

Il embrasse Martin, lui sourit, le caresse :

L'ours l'accompagnera, l'ours tuera les biquets,

Passera blanches nuits à guetter les poulets ;

Et si le chasseur vient il ira le surprendre,

Afin que sire loup n'ait pas à se défendre

Du coup de feu

Qui blesse un peu.

Ce trait de dévouement est tracé dans mon rôle,

Dit Martin refroidi. Mais le vôtre est plus drôle ;

Vous me sacrifiez sans la moindre pudeur

En toute occasion. Merci bien, monseigneur.

Aimez mieux qui vous aime,

Ou vous n'aurez jamais d'autre ami que vous-même.

AUGUSTA COUPEY.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

TIMBALE DE MACARONI

On peut utiliser pour ce plat les croûtes des pâtés (pâtés d'Amiens, pâtés de Pithiviers, etc.) dont on a mangé l'intérieur. On fait cuire le macaroni dans du bouillon, on le fait égoutter, on le saupoudre très abondamment de parmesan râpé, on le met par couches dans le pâté, on y mêle du jambon coupé en lames fines, un peu de riz de veau cuit, un peu de beurre fin, des champignons cuits, des truffes émincées. On recouvre avec le couvercle du pâté que l'on soude avec un

peu d'eau et de farine, et l'on met au four jusqu'à ce que la croûte soit réchauffée. Servir chaud.

RIZ A LA VANILLE

Lavez soigneusement une livre de riz, faites-la blanchir ; mettez-la dans une casserole avec un litre de lait, une livre de sucre, un bâton de vanille. Lorsque le riz est cuit, liez-le avec six jaunes d'œufs et un peu de beurre frais. Servez chaud ou froid à volonté.

REVUE MUSICALE

De la lecture musicale. — Une partie de pêche interrompue par l'orage. — Causerie sur la nécessité du solfège dans l'éducation musicale.

Le temps se fait complice de l'art. Pour quelques jours de chaleur torride, on ne voit à l'horizon que brumes incessantes et nuages toujours noirs. Le moyen de se promener le long des allées en groupes joyeux, et d'écouter les perpétuelles harmonies de la nature, lorsque le soleil, ce grand décorateur, boude avec une ténacité incroyable et refuse complètement de se mettre de la partie?

Aussi, au château comme à la villa, les soirées se passent-elles autour du piano, absolument comme si nous étions déjà aux dernières heures de l'automne.

Nous ne savons pas de plus grand plaisir en petit cercle que de prendre une partition au commencement, de s'en distribuer les diverses parties et de chanter l'ouvrage d'un bout à l'autre. Eh bien ! ce plaisir, si *grand* qu'il soit, cette organisation musicale qui, du premier coup d'œil, paraît si facile à disposer, sont tout à fait une impossibilité pour la plupart des cercles où la musique est appelée à venir en aide aux maîtresses de maison pour lutter contre les cataclysmes du ciel.

Vous voyez dans un salon trente jeunes dames ou demoiselles, dont un grand nombre joue, d'une manière remarquable, les morceaux à la mode, ou les pages célèbres de Prudent, Thalberg et Dohler ; priez-les de lire un chœur, d'accompagner le moindre duo ou trio, vous les trouverez presque toutes, ces élégantes pianistes, plus incapables les unes que les autres, de souscrire à une demande aussi simple.

Un exemple tout récent de cette pénurie de lectrices musicales s'est trouvé sous nos yeux, et nous nous sommes bien promis de lancer nos foudres contre les professeurs d'abord, qui n'exigent pas, dès le début, l'étude complète du solfège, puis contre les élèves qui négligent ce travail, qui est cependant la clef de voûte de tout l'édifice musical.

Nous trouvant dernièrement conviée au château de *** pour une partie de pêche gigantesque, où les dames, surtout, devaient déployer toute leur ruse pour attirer dans leurs filets les innocents *gymnopomes* et les voraces *acanthopomes*, une pluie torrentielle, le tonnerre, les éclairs, un orage complet, eurent bientôt dispersé les virtuoses de la ligne et du filet.

Que faire, à présent ? se demandait-on. Les poissons, mis en gaieté, n'étaient plus disposés à mordre à l'hameçon ! Ils sautaient, frétilaient et semblaient joyeux de la déconvenue générale. On se décida à renoncer à la succulente friture convoitée, et on retourna piteusement réparer les

dégâts que l'orage, mêlé de pluie, avait fait subir aux fraîches toilettes.

Une heure après, nous étions tous réunis dans le grand salon, où chacun proposa un amusement, une occupation capable de défrayer agréablement les dernières heures de cette journée manquée.

Les messieurs se rendirent, les uns au fumoir les autres — ce fut le plus grand nombre — à la salle de billard.

Le clan féminin, devons-nous l'avouer, n'accepta pas cette décision sans lancer quelques épigrammes contre l'éducation des *nouvelles couches*, qui tend à enlever jusqu'au dernier vestige de cette galanterie qui faisait de la France le peuple le plus aimable et le plus poli du monde entier.

Quelques-unes des plus mécontentes se mirent à fredonner *La Dernière marquise* :

Les hommes, autrefois, étaient bien plus honnêtes...
Devant femme ou vieillard ils découvraient leurs têtes...
C'était bien rococo, bien perruque... et pourtant [tes,
Nos rousés valaient bien vos lions d'à présent.

Ce refrain, plein d'à-propos, ramena les sourires et la gaieté, et fit éclore une idée lumineuse autant que providentielle pour la châtelaine.

— Faisons de la musique ! Vite au piano ! — fut le cri unanime.

On fouilla la bibliothèque, on fit circuler les feuillets détachés, on feuilleta les partitions, et, s'en référant enfin au choix de madame de L., musicienne très distinguée, on plaça devant elle, sur le pupitre, la partition du *Moïse* de Rossini.

Mais, hélas ! nous dûmes nous convaincre une fois de plus que jouer du piano, en très bien jouer même, ce n'est pas savoir la musique. Ceci semble paradoxal, et cependant rien n'est plus facile à prouver.

« Comment ! parmi toutes ces pianistes, à peine deux lectrices passables ! nous disait en confiance la maîtresse de la maison, qui chante à ravir et lit admirablement.

— Cela ne m'étonne pas, lui répondis-je. On consacre à l'étude du mécanisme la plus grande partie du temps destiné à l'étude de la musique. Le mécanisme, c'est une chose superficielle, par laquelle on entend étonner ses auditeurs, qui permet des tours de force impossibles ou extraordinaires. Je n'aime l'*extraordinaire* que dans le domaine de l'intelligence, parce que là seulement est l'infini ; mais dans le domaine des choses matérielles il y a des limites qui ne pourront jamais être franchies. Voilà pourquoi plus les pianistes se donnent le défi des difficultés à vaincre, et plus la musique, cette fée charmante, s'afflige et se voile le front.

Où est l'âme, où est l'intelligence dans ce qu'on est convenu d'appeler le *mécanisme* ?

» Voilà de charmantes jeunes femmes qui les possèdent toutes deux cependant; mais, par malheur, on n'a pas appliqué leurs riches facultés à la véritable connaissance de l'art musical.

— Mais, reprit mon interlocutrice avec raison, les plus illustres musiciens ont toujours été d'excellents pianistes. Il est vrai que pour arriver à ce résultat il faut beaucoup travailler, et donner tout le temps de sa jeunesse pour avoir un talent complet.

— Ceci est parfaitement exact, répliquai-je, et tout le monde ne saurait aspirer à l'état de virtuose. Mais voyez la jeune madame M... Après deux ans de mariage, où elle a négligé sa musique, la voilà toute désorientée; ses doigts ayant perdu leur vélocité, il ne lui reste plus rien, tout est à recommencer, et elle l'avoue. Sur quel édifice chancelant son talent s'est-il donc élevé pour qu'au moment où elle veut reprendre d'une façon suivie ces distractions substantielles qu'on doit à la musique, elle se trouve en face d'insurmontables obstacles et que ses doigts demeurent indociles? Croyez-vous qu'un art étudié consciencieusement pendant six, huit et quelquefois dix ans de la jeunesse doive s'oublier jamais? Le secret de tout ceci, c'est que madame M... n'a pas étudié la musique. Le piano, c'est la branche dont la musique est l'arbre. Et lorsque je vois des myriades de jeunes filles s'abattre sur leur clavier plus ou moins juste, et étudier pendant des temps infinis, à *tours de bras* leurs éternels exercices, sans se soucier de la base salutaire et indispensable de tous ces travaux, le solfège et la lecture musicale, je trouve que ces imprévoyantes jeu-

nes filles ressemblent assez à ces enfants mal avisés qui plantent dans le sable un bel arbuste tout en fleurs et qui, le lendemain, s'en venant voir leur jardin improvisé, demeurent tout éplorés en apercevant l'arbuste effeuillé et flétri. Apprendre le piano sans apprendre à fond le solfège et les notions élémentaires de l'harmonie, c'est un véritable non sens.

Ici, mon discours, déjà trop long, fut heureusement interrompu par un essaim de jeunes demoiselles qui nous apprirent qu'il avait été impossible de s'entendre avec le *Moïse*, et que chaque personne jouerait ou chanterait son morceau.

Inutile d'ajouter que je saisis cette excellente occasion de prendre congé de mes hôtes.

Nous ne saurions passer sous silence un fait qui se rattache à quelques-unes des plus belles soirées parisiennes des derniers jours. La *Gazette des Etrangers* nous apprend que l'éminent rédacteur du *Diogène*, écrivain et poète distingué, publie un délicieux poème dédié à madame la princesse de Lusignan, dans la langue même de Bellini. Mais l'Italie ne s'est pas contentée d'envoyer à l'illustre diva des vers et des fleurs, les Académies de Palerme (*Patria*), les cercles *Bellini*, de Catane, de *Pétrarque*, l'Académie Léopardi et nombre d'autres Sociétés musicales, savantes ou philanthropiques, se sont empressées d'envoyer à la princesse-virtuose, des médailles, des diplômes et de nombreux témoignages d'admiration. L'espace nous manque pour en citer un plus grand nombre.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Florence mon cœur, Florence mon ange, en vérité, je ne sais à quel saint me vouer aujourd'hui; aussi est-ce à toi que j'ai recours. C'est ma vieille habitude, quand je trouve le temps sombre, le monde ennuyeux et la vie maussade. Je t'arrive, le regard éteint, la voix dolente, en dispositions quelque peu *grincheuses*; et le contact de ton calme, de ta force, de ta sérénité m'apaise bientôt et me ranime... ainsi, dans notre amitié, c'est moi qui reçois toujours, toujours! Et qu'est-ce que je te rends en échange? A défaut d'autre chose, beaucoup de reconnaissance et beaucoup de tendresse; et tu veux bien t'en contenter!

Donc cette fois encore, je viens me remonter auprès de toi. Remonter, c'est le mot adopté en pareil cas, tout comme s'il s'agissait d'une vieille horloge ou d'une boîte à musique. L'*adoption* ne nous flatte point, conviens-en.

Mais, au lieu d'en convenir, tu me demandes pourquoi j'ai besoin de ce remontage et d'où provient mon détraquement?

Écoute donc :

Nous rentrons à peine à Paris, après une absence de deux mois. Ces deux mois, nous les avons employés à courir le monde au gré de notre fantaisie. Après le séjour aux eaux de **, séjour profitable à ma santé comme à mes études de mœurs et à mon avancement en philosophie, nous avons ouvert nos ailes au vent du ciel, nous laissant pousser par lui tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, suivant qu'il lui plaisait de souffler du nord ou du midi. En dispositions indulgentes, nous usions des gens et des choses juste ce qu'il fallait de temps pour n'en voir que les beaux côtés; nous ne prolongions pas assez les situations pour en découvrir les inconvénients et nous ne

laissons jamais le désenchantement survenir pour chasser l'illusion... Était-ce bien le moyen de recueillir des impressions vraies et des souvenirs profitables ?

Je ne le pense pas ; néanmoins ce butinage nous a fait passer d'agréables semaines. Et puis, songe donc, Florence : plus de ménage à tenir, plus de domestiques à diriger, plus de fournisseurs à stimuler, plus de notes à vérifier, plus d'ennuyeux à recevoir, plus de...

« Plus de copie à fournir ! »

S'écrierait ma jeune voisine Marthe, qui est paresseuse au delà de toute description.

Eh ! bien, mademoiselle Marthe, vous vous tromperiez : la « copie » ne m'ennuie pas et ne me fatigue jamais. Elle peut faire bâiller parfois nos chères abonnées auxquelles j'en fais hommage, mais pour moi c'est toujours un honneur et un plaisir que de presser ma plume pour les cent mille lectrices qui ont la bonté de me lire (!). Tenez-vous le pour dit, mademoiselle Marthe, et laissez moi reprendre ma phrase :

... Plus de couturières à consulter, etc., etc. Enfin, c'étaient les vacances, les bienheureuses vacances, chères à tous les âges !

Mais voici la « rentrée. »

Au lieu des horizons poétiques et changeants, les hautes maisons d'en face qui m'interceptent l'air et me masquent le jour ! Les cris nasillards, aigres et discordants de la rue succèdent aux bruissements des brises dans les ramures, au chant des vagues sur la grève ! les fétides émanations des rues remplacent les senteurs forestières et les parfums des landes ! Le souvenir des vieilles maisons sonores aux vastes salles, aux plafonds élevés, me poursuit dans la ruche bruyante où l'appartement de toute une famille n'occupe quel'espace d'une étroite cellule... En deux enjambées, je suis au bout de ma chambre ; un mouvement un peu vif ne manque jamais de rencontrer au passage quelque objet qu'il endommage, et je ne puis étendre le bras sans me meurtrir le coude !

A peine scellée dans ma prison, qui a pour geôlier un maussade concierge, hélas ! je reprends forcément le fardeau, toujours pesant, des petits devoirs quotidiens, des multiples préoccupations journalières... Voici Jeannette qui s'embrouille chaque matin dans ses comptes, qui comprend noir quand je lui dis blanc, qui voile ses négligences et ses maladresses sous des mensonges transparents, et qui m'offre « mon congé » en riposte à chaque observation ! Voilà les difficultés toujours croissantes produites par l'enchevêtrement de toutes choses et l'embarras d'établir un juste équilibre entre les besoins à satisfaire et les ressources dont on dispose ! Et puis, comment contenter à la fois les goûts oppo-

sés des différents membres de la famille, des amis, des intimes ?

Et dans l'ordre moral, quels labeurs encore se dressent devant moi, chère amie, à l'heure du retour !

J'étais déshabituée de tout cela ; j'oubliais toute contrainte de convention, je respirais librement et il me faut reprendre mon fardeau, river ma chaîne de nouveau, et verser encore mes sueurs et mon intelligence dans le tonneau des Danaïdes !

Je suis lâche devant cette perspective, ma Florence ; pardonne-le-moi, puisque je le confesse en rougissant... Avec l'aide de Dieu et celui de tes bons conseils, je surmonterai vite, je l'espère, ce découragement du retour... Mais j'en sais, parmi nos relations, qui n'appellent pas Dieu à leur secours, qui n'ont pas une sage Florence comme conseillère, et qui, pour secouer l'impression mélancolique produite par le logis qu'on retrouve silencieux et froid, désertent aussitôt ce foyer, où la voix du devoir les attriste, pour se plonger dans le tourbillon du monde qui les emporte sans retour.

Conclusion :

Pour se trouver bien chez soi, il faut en sortir le moins possible. Pour se maintenir en haleine, il n'est pas bon de rejeter trop longtemps sa tâche. Pour conserver sa vigueur physique et son courage moral, il est opportun de les entretenir par le travail et par l'assujettissement à de sages règles. Toutefois, l'exagération dans ce sens offrirait aussi de réels dangers. La sagesse, la perfection, le bonheur fleurissent comme des plantes précieuses dans le juste milieu, et le poète parle d'or quand il recommande en toute chose un juste « tempérament. »

Tu aurais toi-même tiré cette conclusion, n'est-ce pas, sérieuse personne ?

« Oui, ma petite Jeanne. »

Donc, elle est bonne et je m'y tiens.

En cherchant une enveloppe pour cette lettre, je froisse un billet qui attendait ici mon retour et auquel je me suis empressée de répondre dès mon arrivée.

Le voici :

« Enfin, je vais vivre, ma chère Jeanne ! Vi-
» vre ! tu sais ce que signifie ce mot, toi ! Mais
» moi, comment aurais-je pu l'apprendre, enve-
» loppée jusqu'à ce jour dans la suffocante atmos-
» phère de la province ? Isolée par mes aspira-
» tions et par mes goûts, incomprise d'un mari
» prosaïque, j'ai bien souffert, va ! Mais c'est fini ;
» je n'y veux plus penser ! Arrière les momies
» comprimées sous leurs bandelettes ! Arrière
» les colimaçons murés dans leurs coquilles !

Je suis oiseau : voyez mes ailes !

» Je compte sur toi pour m'en apprendre l'usage,
» toi la Parisienne par excellence, le guide aussi
» consulté qu'autorisé, la femme su... Mais je
» m'arrête par égard pour la modestie, qui est

(1) Mademoiselle Jeanne admet sans doute que chacun de nos numéros est lu par plusieurs personnes.

« toujours l'apanage des supériorités, et je me borne à évoquer nos souvenirs d'enfance pour te prévenir en faveur de ton amie. MATHILDE. »

En vérité, ce nom ne me disait rien... ô souvenirs d'enfance, ne seriez-vous qu'un mot?... Cependant, à force d'interroger ma mémoire, j'en obtins quelques réponses vagues que je parvins à coudre l'une au bout de l'autre pour en former un tout :

Je retrouvai, tout au début de ma vie, une petite Mathilde, blonde, rose, potelée et gâtée à l'excès. Non contente de soumettre son père, sa mère et leurs domestiques à son autorité, elle nous l'imposait à nous, ses compagnes, bien que ce fût moins facile. Toujours elle s'adjudgeait le principal rôle et la meilleure part.

Jouait-on à la maman, nous étions les bébés; elle nous fourrait au lit, nous obligeait à dormir, ou du moins à fermer les yeux, et nous oubliait là pour s'amuser ailleurs. Était-ce à la dame? elle se faisait la maîtresse et nous, servantes soumises mais mécontentes, nous devions essayer de rudes remontrances, et subir d'humiliants traitements. A la dinette, elle se discernait la fleur de chaque plat; à la loterie, elle s'emparait du gros lot, et quand un procédé par trop choquant nous faisait monter la colère au front et les larmes aux yeux, la mère de Mathilde, loin de punir son idole, nous reprochait notre manque de complaisance, tout en nous dédommageant des sottises de sa fille par des bonbons et des jouets.

Les bonbons, les jouets, les caprices de Mathilde me lassant à la fin, je secouai ceux-ci, je refusai ceux-là, et nos relations se dénouèrent.

Plus tard, la mort de ses parents et quelques traits de charité que j'appris d'elle m'inclinèrent à l'indulgence et à la compassion; et enfin, pour expier la sévérité qui avait amené notre rupture enfantine, pensant que je pourrais devenir utile, dans le sens sérieux du mot, à cette femme incomprise, je me rendis chez elle.

Le souvenir de ce frais visage et de cette robuste constitution m'était resté. Mathilde est jeune; je m'attendais à la retrouver belle... Erreur, ma Florence : sa jeunesse, sa fraîcheur, sa beauté, tout a disparu! A la réflexion, je ne m'en étonne pas :

Emancipée par la faiblesse maternelle, Mathilde n'eut vraiment pas d'enfance; elle a été femme toute sa vie! au souffle du monde s'est prématurément déflorée son imagination, les veilles prolongées ont eu vite raison de cette santé qui n'était pas solide encore; les rivalités de salon, les petites ambitions féminines, en altérant son caractère, ont imprimé à sa physionomie une teinte ardente et sombre, et, jeune encore d'années, Mathilde est une aïeule... moins les vertus qui imposent le respect.

J'ai demandé à voir ses enfants :

« Ils sont sortis avec leur bonne et resteront dehors toute la journée, répondit-elle; l'espace

manque ici pour leurs ébats, et puis leur tapage me casse la tête, et enfin je ne puis m'occuper d'eux; il faut bien que je jouisse un peu de Paris, ma chère; songe donc quel énorme arriéré de distractions j'ai à solder! »

Sans faire remarquer à Mathilde que nous ne sommes pas sur la terre uniquement pour nous y amuser, je l'interrogeai sur le genre de distractions qu'elle poursuivait.

« Mais... répondit-elle avec étonnement, le monde, les théâtres, les arts, tout cela n'est-il pas à ma portée maintenant?... »

Je laissai à l'expérience le soin de désabuser Mathilde, mais je lui disais mentalement :

« O provinciale, tu lâches la proie pour l'ombre! avec ta mince fortune, tu étais un personnage dans ta petite ville et tu y marchais de pair avec les grands; ici, goutte d'eau dans l'océan, tu disparaîs sous le nombre; nul ne sait ton nom; les palais ne s'ouvrent pas devant ton indigence relative, et tu loges au sixième étage!

« Les théâtres sont loin et coûtent cher, il faut des voitures pour s'y rendre, des toilettes pour s'y produire... la fatigue de ces fiévreuses soirées retient tard dans son lit la maîtresse de maison, et le bien-être de la famille en souffre!

« A Paris, tout est facile, crois-tu.

« A Paris, au contraire, tout se paye à chers deniers... tu le sauras bientôt! »

Ou Mathilde voudra payer ses plaisirs, et alors le gouffre engloutira vite sa modeste fortune, ou elle devra se réveiller de son rêve, déchirer son riant programme et vivre, comme l'infortuné Tantale, en face des jouissances enviées sans en prendre sa part.

Dis un peu cela, Florence, aux femmes nerveuses qui se trouvent déplacées dans ta petite ville, qui en critiquent les usages et en méconnaissent les habitants!

Mathilde se propose de me présenter son mari, cet homme prosaïque et vulgaire « qui ne la comprend pas. »

« Il me sera difficile de l'arracher à son bureau, m'a-t-elle dit; cet homme là, chère amie, a la manie du travail; je le vois à peine. »

O Mathilde! la manie du travail?... et sans cette sainte manie qui donc entretiendrait votre luxe et votre oisiveté?... Votre mari ne vous comprend pas, madame... mais... le comprenez-vous mieux?...

Tu devines, Florence, que je verrai peu Mathilde. Je lui dois cependant ma confirmation dans l'opinion suivante :

Les petites filles rendues impérieuses, exigeantes, égoïstes par les gâteries maternelles ne peuvent devenir ni des épouses dévouées ni des mères dignes de ce nom.

Et sur ce, comme tu n'as pas été gâtée dans ton enfance et que tu es un modèle de toutes les vertus, je te contemple, je t'admire et je t'embrasse.

JEANNE.

ÉNIGME

Je montre à tout venant ma langue tout entière,
 Quoique j'aime avant tout l'ordre le plus sévère.
 Je mets la vérité bien après la bonté,
 Et place le mensonge avant la vérité.
 L'agréable chez moi se trouve avant l'utile,
 On y voit Ablancourt passer avant Virgile.
 L'adjudant, le fourrier, même le caporal.
 Ont leur place marquée avant le général.
 Le roi ne vient chez moi qu'après le commissaire,
 L'homme après le baudet, le fils avant le père.
 On voit, chez moi, l'été passer avant l'hiver.
 Je mange le rôti bien après le dessert.
 Le véritable sens chez moi saute à la vue,
 Et pourtant le cheval vient après la charrue.

MOSAÏQUE

L'or, semblable au soleil, qui fond la cire et
 durcit la boue, développe les grandes âme et
 durcit les mauvais cœurs.

Rivarol.

Au moyen âge, on trouvait fréquemment dans
 les églises un labyrinthe, c'est à dire un chemin
 tracé par des pierres noires et blanches et dont

les contours étaient enlacés d'une façon inextricable. Ce dédale représentait d'une façon ingénieuse le péché, labyrinthe dont l'homme ne peut sortir sans le fil conducteur de la grâce : des vers, une inscription rappelaient cette vérité. La cathédrale d'Amiens conservait, il y a peu d'années, un de ces chemins.

RÉBUS



Le mot de la Charade contenue dans le numéro de Septembre, est : *Soupirail*.
 Explication du Rébus de Septembre : Il est plus facile de changer que de faire mieux.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

9-3016 PARIS. — MORRIS PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS BREVETÉS, RUE AMELOT, 64